

DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

MACHINES A VAPEUR.

PAPIN — JAMES WATT — FULTON.



Nous vivons ignorantes au milieu de merveilles sans nombre : celles de la nature, dont le principe, presque toujours insaisissable, échappe même aux investigations des savants; celles de la science, qui ne sont que les merveilles naturelles appliquées par le génie de l'homme à son industrie et à ses besoins. La science, qui jadis était un domaine à part, où quelques hommes supérieurs agitaient des questions de pure théorie et sans résultats pratiques, la science aujourd'hui nous presse de toutes parts. Par les améliorations qu'elle a introduites dans les conditions matérielles de la vie, par les secours de toute nature qu'elle nous apporte chaque jour, elle nous touche maintenant de tous les côtés, elle se mêle à nos intérêts, elle fait partie de notre existence. Et cependant nous ignorons presque toutes l'histoire de ces merveilles et la cause première de tant de prodiges; nous ne savons pas pourquoi la vapeur nous emporte comme sur les ailes de l'oiseau, pourquoi la lumière dessine les traits ou le paysage que nous aimons, pourquoi le fil électrisé transmet la parole avec la rapidité de la pensée, pourquoi l'aérostat navigue dans les plaines de l'air; nous ignorons aussi le nom et l'histoire de ceux qui, dans les théories de la science, ont puisé ces applications admirables; ces notions scientifiques ne seront inutiles à personne, et nous croyons devoir vous en offrir un abrégé, que nous puisons dans l'excellent et intéressant ouvrage de M. Figuier, intitulé : *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes*. Nous commencerons par la machine à vapeur et ses diverses applications, qui sont autour de nous d'un usage journalier, soit comme moyen de locomotion, soit comme agent de nombreuses industries.

La plupart des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de la machine à vapeur ont placé dans l'antiquité le berceau de cette invention. Cette opinion paraît inadmissible, et c'est vainement qu'on essaierait de chercher dans les vagues traditions scientifiques des anciens la trace des idées qui auraient présidé à cette découverte. C'est au philosophe grec Héron d'Alexandrie qu'on attribue généralement l'honneur de cette invention, à cause d'un appareil qu'il décrit dans un de ses ouvrages, et dans lequel la vapeur d'eau joue un certain rôle. Héron avait en effet remarqué que l'eau bouillante contenue dans une marmite finissait par soulever le couvercle, mais il ne tira

de ce fait aucune application pratique. Plusieurs écrivains anglais et français ont cru reconnaître quelques rayons précurseurs de cette grande découverte dans les écrits de Mathésius, maître d'école à Joachimsthal, en Bohême; dans ceux de David de Rivault, précepteur de Louis XIII; dans les expériences du marquis de Worcester, et enfin dans les œuvres de Salomon de Caux, architecte et ingénieur français, qui vivait au dix-septième siècle. Ce dernier surtout a acquis une célébrité posthume que l'examen attentif de ses écrits n'a pas justifiée aux yeux des savants, et le roman se substituant à l'histoire, on a fait de Salomon de Caux un de ces hommes de génie qui devançant leur époque et qui font briller la lumière aux yeux de leurs contemporains, plongés dans la nuit de l'ignorance et des préjugés. Salomon de Caux est devenu un type populaire, rivalisant avec Colomb et Galilée d'infortune et de génie, et puni des hardiesses de sa science par une longue captivité dans une maison de fous. On peut élever contre cette histoire quelques objections qui ne manquent pas de solidité; on peut faire remarquer, entre autres, que Salomon de Caux, qui, d'après une prétendue lettre de Marion de Lorme à Cinq-Mars, se trouvait, en 1641, renfermé à Bicêtre par ordre de Richelieu, était mort en 1630, ce qui rendait sa captivité très-difficile; que Bicêtre était alors non une maison de fous, mais une commanderie de Saint-Louis; que Salomon de Caux n'avait reçu que de bons offices de la part du cardinal de Richelieu, ainsi qu'il le témoigne lui-même dans la dédicace de son livre : *Pratique et démonstration des horloges*. Mais le public n'y regarde pas de si près, et tout Paris a vu, à l'une des expositions du Louvre, un tableau de M. LeClerc, représentant Salomon de Caux renfermé à Bicêtre et tendant les mains, à travers les barreaux de sa prison, au marquis de Worcester et à Marion de Lorme, qui viennent visiter les aliénés. La lithographie a consacré ce préjugé historique, et l'architecte normand, homme ordinaire, dont la vie s'écoula heureuse et paisible, s'est trouvé tout à coup environné d'une auréole inattendue de gloire et de martyre.

Cependant la France peut avec justice, compter au nombre de ses enfants l'inventeur de ces merveilles. Il s'appelait Denis Papin. Né à Blois, en 1647, d'une famille considérée dans le pays, il montra de bonne heure un goût très-vif pour

les sciences mathématiques. Il fut protégé, au début de sa carrière, par madame Colbert, femme de l'illustre ministre qui a tant fait pour la grandeur solide de la France; mais, poussé par son humeur inquiète, il se rendit en Angleterre, et il y trouva l'appui du célèbre Robert Boyle, fondateur de la Société royale de Londres. Ils firent ensemble des expériences sur la machine pneumatique et quelques recherches sur les effets de la vapeur d'eau bouillante. Ces recherches devaient plus tard porter leurs fruits entre les mains du savant français; mais, entraîné de nouveau par ses goûts inconstants, Papin quitta l'Angleterre pour l'Italie; il séjourna deux ans à Venise, où il s'occupa sans relâche d'expériences de physique; n'y trouvant pas la position avantageuse sur laquelle il avait compté, il revint en Angleterre.

A cette époque les savants s'occupaient avec ardeur des effets de la pression de l'air. Voici comment on avait remarqué ce phénomène. Des fontainiers du grand-duc de Florence avaient construit, pour amener l'eau dans le palais ducal, des pompes aspirantes dont le tuyau dépassait quarante pieds de hauteur. Quand on voulut les mettre en jeu, l'eau refusa de s'élever jusqu'à l'extrémité du tuyau. Galilée, consulté sur ce fait, mesura la hauteur à laquelle s'arrêtait la colonne d'eau, et la trouva d'environ trente-deux pieds. Il apprit alors des ouvriers employés à ce travail que ce phénomène était constant, et que l'eau ne pouvait jamais s'élever, dans les pompes aspirantes, à une hauteur supérieure à trente-deux pieds. Torricelli, méditant à son tour sur ce fait, soupçonna que la pression de l'atmosphère, agissant sur la surface du liquide, pouvait être la cause de l'ascension de l'eau dans le tuyau des pompes. Pascal, le conseiller Périer, son beau-frère, d'autres savants recherchèrent aussi la cause de ce phénomène, et se convainquirent, par des expériences répétées, que la pesanteur de l'air, pressant les liquides, les élevait à une certaine hauteur que rendait variable le plus ou le moins de densité de l'atmosphère. Cette découverte fut le premier fondement des sciences physiques; le fait de la pression atmosphérique sur tous les corps qui nous environnent expliquait d'ailleurs plusieurs phénomènes dont la cause s'était jusqu'alors dérobée à toute interprétation. L'ascension de l'eau dans les pompes, le jeu du siphon reçurent de Pascal l'explication la plus nette et la plus fondée. Otto de Guericke, bourgmestre de Magdebourg, en inventant la machine pneumatique, trouva moyen de vider un vase de l'air qui s'y trouvait contenu, et il prouva, par une suite d'expériences curieuses, la force que possède la pression atmosphérique. Ainsi, il prépara deux demi-sphères de cuivre réunies l'une à l'autre par l'interposition d'un cuir mouillé, opéra le vide dans l'intérieur de cette sphère au moyen de sa

machine pneumatique, et l'air une fois chassé de l'intérieur du globe, les deux demi-sphères se trouvaient pressées l'une contre l'autre par tout le poids de la colonne atmosphérique qu'elles supportaient, et cette pression était si considérable qu'elles résistaient aux efforts de trente-deux chevaux tirant horizontalement, en sens contraire, sans pouvoir vaincre la résistance que l'air leur opposait. Les savants et les physiciens crurent voir dans l'air qui nous entoure le moteur puissant qui manquait à l'industrie. Papin s'empara à son tour de cette idée; il construisit une grande machine pneumatique, dans laquelle l'air refoulé avec force devait mettre en mouvement un piston qui communiquait le mouvement à d'autres rouages. Mais l'extrême lenteur avec laquelle agissait cette machine la fit abandonner. Papin poursuivit son projet; il médita profondément sur le moyen d'opérer le vide dans un corps de pompe, et il conçut la pensée d'employer la vapeur d'eau à cet usage.

Dans l'histoire de la machine à vapeur, on ne peut accorder à Papin autre chose que l'idée d'employer la vapeur d'eau comme moyen de faire le vide; mais cette pensée, véritable inspiration du génie, suffit à l'immortaliser. La machine que Papin construisit pour utiliser sa découverte n'avait aucune condition réalisable, et les défauts qu'elle offrait étaient malheureusement si visibles que sa grande découverte fut enveloppée dans la défaveur que provoquait cet essai défectueux. Lui-même cessa de s'occuper de ce sujet; pauvre, découragé, il traîna dans la misère les derniers jours de sa vie, et il mourut, comme on le croit, vers l'année 1714, sans avoir prévu sans doute l'immense avenir qui était réservé à sa découverte (1).

Cependant, cette découverte n'était pas restée tout à fait stérile. Un ingénieur du Devonshire, rassemblant les idées éparses de Papin, parvint à fabriquer, d'après ce système, une machine destinée à extraire les eaux des houillères de Savery. La machine, quoique très-imparfaite, atteignit le but auquel elle était destinée. Elle fut perfectionnée par deux ouvriers : le serrurier Thomas Newcomen et le vitrier John Cawley; l'emploi de la vapeur d'eau comme force motrice se popularisa, et la conception de Papin entra définitivement dans le domaine de l'industrie. Ceci se passait au commencement du dix-huitième siècle.

C'était à un ouvrier écossais, à James Watt, qu'était réservé l'honneur d'appliquer d'une manière presque universelle la conception de Papin. James Watt habitait Glasgow; il y tenait une pe-

(1) On n'a de données certaines ni sur la date ni sur le lieu de la mort de Denis Papin.

title boutique d'instruments de physique; mais ses facultés intellectuelles l'élevaient bien au-dessus de son humble condition. L'un de ses contemporains, le docteur Robinson, va nous faire connaître le rôle que jouait le jeune ouvrier mécanicien dans un cercle de talents distingués qui se réunissaient autour de lui :

« Quoique élève encore, dit-il, j'avais la vanité de me croire assez avancé dans mes études favorites de mécanique et de physique, lorsqu'on me présenta à Watt. Aussi, je l'avoue, je ne fus pas médiocrement mortifié en voyant à quel point le jeune ouvrier m'était supérieur. Dès que dans l'université une difficulté nous arrêtait, et cela quelle qu'en fût la nature, nous courions chez notre artiste. Une fois provoqué, chaque sujet devenait pour lui un texte d'études sérieuses et de découvertes. Jamais il ne lâchait prise qu'après avoir entièrement éclairci la question proposée, soit qu'il la réduisit à rien, soit qu'il en tirât quelque résultat net et substantiel. Un jour, la solution désirée sembla exiger la lecture de l'ouvrage de Léopold sur les machines. Watt apprit aussitôt l'allemand. Dans une autre circonstance, et pour un motif semblable, il se rendit maître de la langue italienne. La simplicité naïve du jeune ingénieur lui conciliait sur-le-champ la bienveillance de tous ceux qui l'approchaient. Quoique j'aie assez vécu dans le monde, je suis obligé de déclarer qu'il me serait impossible de citer un second exemple d'un attachement aussi sincère et aussi général accordé à quelque personne d'une supériorité incontestée. Il est vrai que cette supériorité était voilée par la plus aimable candeur, et qu'elle s'alliait à la ferme volonté de reconnaître libéralement le mérite de chacun. Watt se complaisait même à doter l'esprit inventif de ses amis de choses qui n'étaient souvent que ses propres idées présentées sous une autre forme. »

Watt fut chargé par l'université de Glasgow de réparer un modèle de la machine à vapeur de Newcomen; mais, en y travaillant, il fut frappé des défauts qu'elle offrait, et chercha à y remédier. Il réussit au delà de son espérance et parvint à diminuer de moitié la dépense du combustible. Il fit plus : il changea la machine atmosphérique de Newcomen en véritable machine à vapeur, dans laquelle l'unique agent moteur était la vapeur d'eau échauffée par le feu. Dans la première machine c'était l'air atmosphérique qui, en pesant sur un piston, le forçait à descendre dans le cylindre vidé par la condensation de la vapeur. Watt substitua à l'emploi de la force atmosphérique la force élastique de la vapeur elle-même; par un mécanisme ingénieux, il soumit alternativement les faces inférieure et supérieure du piston à la pression de la vapeur et le forçait ainsi à monter et à descendre tour à tour dans le cylindre.

Watt s'associa avec un célèbre industriel de

Birmingham, Mathieu Boulton, et ils créèrent, de concert, un établissement destiné à la fabrication de machines à vapeur. Elles ne devaient servir qu'à l'épuisement des eaux des mines, et les deux fabricants ne réclamaient des acheteurs que le tiers annuellement économisé sur le combustible. Ce tiers produisit à Watt et à Boulton un revenu très-considérable; mais ce que Watt recherchait bien plus que l'argent, c'était le perfectionnement de ses idées. Il voulait transformer la puissance dont il s'était rendu maître en un moteur susceptible de recevoir toutes les applications que peut exiger l'industrie. Il s'occupait à changer le mouvement de *va et vient* du balancier de la machine primitive en un mouvement de rotation, propre à faire marcher une roue, et à s'adapter par conséquent à tous les usages auxquels un moteur peut être consacré. Il y parvint par une belle série de découvertes, dont aucune n'était due au hasard, mais qui résultaient toutes de persévérantes recherches : Watt avait donc résolu ce grand problème du moteur universel tant cherché depuis un siècle. Un simple ouvrier mécanicien, sans fortune et sans études, s'emparant d'une machine imparfaite, et qui, depuis cinquante ans, fonctionnait sans progrès notables, l'avait transformée en un agent moteur d'une force presque sans mesure et d'une application sans limites. Aussi, quelques années suffirent pour couvrir de ces précieux appareils le sol de l'Angleterre. La machine à vapeur fut appliquée au cardage de la laine et du coton; à la fabrication des draps et de tous les tissus de fil, de coton et de soie. Elle fut employée dans les usines métallurgiques pour marteler, laminier le fer, le cuivre, le plomb, pour étirer en fil le fer et l'acier; on l'appliqua à tous les travaux hydrauliques, au sciage mécanique du bois, à la fabrication du papier, de la porcelaine et de la faïence, à l'impression des livres; en un mot, à presque toutes les branches de l'industrie britannique.

Nous ne pouvons sans gravures explicatives faire comprendre la marche d'une machine à vapeur, ni la transmission de mouvements qu'elle communique à ces rouages divers qui font tourner les fuseaux, qui soulèvent les marteaux, qui étirent le fil de fer, et font sortir d'entre les cylindres les feuilles imprimées du livre ou du journal. Mais vous comprenez que la machine à vapeur se compose principalement du foyer, alimenté par la houille, de la chaudière, des tubes qui projettent la vapeur dans le cylindre, et du piston qui, recevant l'impulsion de la vapeur, la communique à son tour aux rouages extérieurs. Le combustible est distribué par un moyen mécanique; une soupape de sûreté adaptée à la chaudière se soulève, et laisse échapper la vapeur dès que la pression intérieure dépasse la limite fixée et pourrait donner lieu à une explosion. Presque

toutes, Mesdemoiselles, vous pourrez être admises à voir une machine à vapeur, et, la voyant marcher sous vos yeux, vous en comprendrez aisément l'ingénieux mécanisme.

James Watt vécut assez pour voir les progrès de ses découvertes, qui devaient exercer une si grande influence sur la prospérité de sa patrie. Il réalisa une grande fortune, et passa une heureuse et riante vieillesse, dans un cercle d'amis choisis, qui étaient au nombre des plus grandes célébrités scientifiques et littéraires de la Grande-Bretagne. Son heureux génie, son aimable caractère, brillaient encore aux derniers jours de son existence, qui fut aussi longue que sereine. Il mourut le 25 août 1819, plus qu'octogénaire. La statue du célèbre inventeur est placée à Westminster, parmi les effigies des rois; une autre orne la ville de Glasgow, où James Watt entra, simple ouvrier, à l'âge de seize ans; une famille honorable perpétue son nom, cher maintenant à l'Europe entière.

L'idée d'appliquer la vapeur à la navigation s'était présentée à l'esprit de la plupart des mécaniciens qui avaient été témoins de ses effets. Un Français, le marquis de Jouffroy, après avoir vu la pompe à feu de Chaillot, que les frères Perrier avaient fait construire à l'imitation des machines de Watt, conçut l'idée d'appliquer ce mécanisme à la propulsion des bateaux, et le petit navire auquel il adapta son moteur navigua sur le Doubs pendant les mois de juin et de juillet de 1776. Une autre expérience eut lieu à Lyon sur les eaux de la Saône, et pourtant, quel qu'en eût été le succès, cette application nouvelle de la vapeur demeura sans fruit pour son inventeur. L'hostilité de l'Académie des sciences, le peu de sympathie de M. de Calonne, alors ministre, ne permirent pas au marquis de Jouffroy de recueillir le prix de ses travaux. La révolution survint; le gentilhomme émigra, et la France perdit la gloire de cette ingénieuse application d'une des plus fécondes découvertes de la science. C'est à l'Amérique qu'échut cet honneur.

La machine de Watt était à peine connue en Angleterre, que l'on essayait aux États-Unis de l'appliquer à la navigation, empressement bien concevable si l'on réfléchit à l'étendue de cette vaste contrée, au manque de voies de communication, et à la difficulté pour les navires à voiles ou à rames de naviguer sur le Mississipi et sur ses nombreux affluents, que la rapidité des courants rendait presque inaccessibles. Plusieurs essais furent tentés. Un jeune homme, nommé Robert Fulton, s'en occupa à son tour. Il était né dans la Pensylvanie; sa première instruction se réduisit à la lecture et à l'écriture, et il entra chez un joaillier pour apprendre sa profession; mais il essaya de cultiver les talents qu'il se sentait pour le dessin et la peinture, et il y réussit.

Ses goûts dominants le portaient vers la mécanique; il l'étudia, et s'occupa surtout d'appliquer la vapeur à la navigation. Il passa en Europe, se rendit en France, où il trouva des compatriotes et des amis.

Bonaparte venait d'être élevé au consulat à vie; la guerre avec l'Angleterre était populaire. Fulton, espérant trouver auprès du gouvernement des secours efficaces, écrivit au premier consul pour lui faire connaître ses travaux, et pour demander qu'une commission examinât son bateau plongeur et ses appareils sous-marins, destinés à faire sauter les vaisseaux ennemis. Parmi ses essais, les uns réussirent, les autres échouèrent, et l'attention publique se porta ailleurs. Fulton revint à ses projets de navigation par la vapeur; il fit exécuter, sous ses yeux, un modèle qui devait être essayé sur la Seine, au milieu de Paris. On était arrivé au matin du jour fixé pour l'expérience, lorsqu'on vint apprendre au malheureux Fulton que le navire, s'étant trouvé trop faible pour supporter le poids de la machine à vapeur, s'était ouvert en deux et avait coulé à fond. Fulton ne se laissa point abattre; il travailla de ses propres mains à retirer de la Seine la machine et les fragments submergés du bateau, et, quelques mois après, un nouveau modèle, construit avec solidité, était prêt à naviguer. Voici en quels termes un témoin oculaire rendit compte de cette première expérience:

« Le 21 thermidor, on a fait l'épreuve d'une invention nouvelle, dont le succès complet et brillant aura les suites les plus utiles pour le commerce de la navigation intérieure de la France. Depuis deux ou trois mois, on voyait au pied du quai de la pompe à feu un bateau d'une apparence bizarre, puisqu'il était armé de deux grandes roues posées sur un essieu, comme pour un chariot, et que derrière ces roues était une espèce de grand poêle, avec un tuyau que l'on disait être une petite pompe à feu, destinée à mouvoir les roues et le bateau. A six heures du soir, aidé seulement de trois personnes, l'auteur mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie, il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau mû par des roues comme un chariot; ces roues, armées de volants ou de rames plates, mues elles-mêmes par une pompe à feu.

» En le suivant le long du quai, sa vitesse contre le courant de la Seine nous parut égale à celle d'un piéton pressé, c'est-à-dire de 2,400 toises par heure; en descendant elle fut bien plus considérable... Un batelet vint prendre au quai plusieurs savants et commissaires de l'Institut, parmi lesquels étaient les citoyens Bossut, Carnot, Prony, Volney, etc., etc. Sans doute, ils feront un rapport qui donnera à cette découverte tout l'éclat qu'elle mérite; car ce mé-

canisme, appliqué à nos rivières de Seine, de Loire et de Rhône, aurait les conséquences les plus avantageuses pour notre navigation intérieure, etc., etc. »

Qui n'aurait cru, après l'éclat d'un pareil début, que l'importante découverte de Fulton allait être acquise à la France ? Il n'en fut rien pourtant ; l'opinion publique ne se préoccupait alors que de la gloire militaire : les bulletins de victoire éclipsaient les progrès de la science et de l'industrie. La personne de Fulton avait inspiré, d'ailleurs, quelques préventions au Premier Consul, et lorsqu'on le pressa en sa faveur, il répondit : « Il y a dans toutes les capitales de l'Europe, une foule d'aventuriers et d'hommes à projet qui courent le monde, offrant à tous les souverains de prétendues découvertes qui n'existent que dans leur imagination. Ce sont autant de charlatans ou d'imposteurs, qui n'ont d'autre but que d'attraper de l'argent. Cet Américain est du nombre, ne m'en parlez pas davantage. »

Fulton subit cet échec sans trop de peine, et il s'occupa de prendre les dispositions nécessaires pour établir en Amérique le système de transport dont l'expérience venait de lui démontrer la valeur. Il retourna à New-York, et fit construire, dès son arrivée, un bateau qu'on appela le *Clermont*, auquel il appliqua une machine à vapeur qu'il avait commandée à Watt. L'opinion des Américains n'était guère favorable à cet essai ; mais tous les préjugés tombèrent lorsqu'on vit le bateau en marche sur la rivière de l'Est, et des acclamations enthousiastes vengèrent l'inventeur des dégoûts qu'il avait rencontrés dans l'exécution de son entreprise. On établit aussitôt un service régulier entre New-York et Albany ; mais aucun passager ne se présenta pour le premier voyage : au retour, un seul entrant dans la cabine où se trouvait Fulton : « N'allez-vous pas, lui dit-il, redescendre à New-York avec votre bateau ? — Oui, répondit Fulton, je vais essayer d'y parvenir. — Pouvez-vous me donner passage à votre bord ? — Assurément, si vous êtes décidé à courir les mêmes chances que moi. »

L'habitant de New-York lui demanda le prix du passage, et six dollars furent comptés pour ce prix. Fulton demeurait immobile et silencieux,

comme absorbé dans ses pensées, l'argent déposé dans ses mains. Enfin, il laissa voir de grosses larmes roulant dans ses yeux : « Excusez-moi, dit-il d'une voix altérée, je songeais que ces six dollars sont le premier salaire qu'aient encore obtenu mes longs travaux sur la navigation à vapeur. Je voudrais bien, ajouta-t-il en prenant la main du passager, consacrer le souvenir de ce moment en vous priant de partager avec moi une bouteille de vin, mais je suis trop pauvre pour vous l'offrir. J'espère, cependant, être en état de me dédommager la première fois que nous nous rencontrerons. »

Ils se rencontrèrent en effet quatre ans après, et cette fois le vin ne manqua pas pour célébrer un touchant souvenir.

Après ce premier voyage, le *Clermont* fut employé à un service régulier entre New-York et Albany ; la marine à vapeur devint d'un usage ordinaire aux États-Unis, et resserra les liens des parties diverses de ce vaste territoire. Fulton fut témoin des succès de son invention ; il vécut jusqu'en 1815, et sa mort fut pleurée comme celle d'un bienfaiteur national ; son cercueil obtint des honneurs qu'on n'avait jusqu'alors accordés qu'au général Washington.

Bientôt la découverte de Fulton passa l'Atlantique ; la Grande-Bretagne s'empara de cette application des travaux de James Watt ; mais ce ne fut qu'après trente ans d'essais que le premier bateau à vapeur franchit l'Océan (1838). Aujourd'hui, les bateaux à vapeur sont d'un usage général sur tous les fleuves et sur toutes les mers, et ils n'ont plus même le privilège d'exciter la curiosité, habitué que l'on est aux merveilles exécutées par la magicienne cachée dans les flancs noirs de la chaudière. Qu'y a-t-il cependant de plus étrange ? « Un vaisseau a franchi les mers sans voile, sans rames, sans matelots. Un homme pour entretenir le foyer, un autre pour diriger le gouvernail, c'est tout son équipage. Il est poussé par une force intérieure, comme un oiseau de mer voguant sur les flots (1). »

A. L.

(1) Cuvier.

BIBLIOGRAPHIE.

Jacques Cœur, par M. Pierre Clément.

Deuxième article.

Parmi les causes de la chute de Jacques Cœur, on doit mettre en première ligne ses richesses et l'envie qu'elles inspirèrent. Ce *Jacques*, comme disaient les marchands de son temps, qui jalou-

saient à la fois ses talents et sa fortune, était parvenu à s'emparer de tout le grand commerce du royaume. Satisfaite de ce côté, son ambition se proposa un autre but. Il voulut être la souche d'une famille puissante, et, comprenant que la propriété territoriale assure seule aux familles l'influence et la durée, il acheta en peu d'années plus

de vingt seigneuries et châtellenies, dont la plupart appartenaient aux plus anciennes maisons du royaume. Il possédait aussi des maisons et des hôtels dans les principales villes de France, et la demeure qu'il a occupée à Bourges porte encore les traces visibles de son opulence et de ses goûts fastueux. Le roi Charles VII lui-même n'en avait pas de pareille. Elle est construite en pierres de taille, provenant d'un ancien temple gallo-romain, et les murailles seules coûtèrent, dit-on, cent trente-cinq mille livres. Au premier étage s'ouvraient sept grandes croisées à balcons ornés de trèfles découpés à jour, dans lesquels étaient sculptés des *cœurs* et des *coquilles*, armes parlantes de l'argentier. Sous un dais en saillie placé au-dessus de la porte d'entrée principale, on voyait la statue équestre de Charles VII. Un peu plus loin, un serviteur et une chambrière sculptés en avant de deux fenêtres simulées regardaient, chacun d'un côté opposé, d'un air inquiet, préoccupé, s'ils ne voyaient pas venir leur maître. Dans la balustrade d'un balcon était découpée, au milieu des cœurs et des coquilles, la devise : *A vaillants cœurs rien impossible*. Il serait difficile de donner un idée de la richesse d'ornementation qui resplendit jusque dans les moindres détails. Au-dessus de toutes les portes étaient des bas-reliefs en harmonie avec la destination de la pièce. Une vaste cheminée, entourée de serviteurs occupés aux préparatifs d'un repas, indiquait la tourelle qui conduisait aux cuisines. Un oranger, un dattier, un pin, des plantes en fleurs, étaient sculptés au-dessus de l'entrée de la salle à manger. La chapelle, magnifiquement ornée, mais très exigüe, occupait le pavillon central de la façade principale. Au pied de l'escalier qui y conduisait, trois bas-reliefs attiraient les regards. Le premier représentait un prêtre tenant un goupillon et un missel. Derrière lui, un enfant de chœur sonnait l'office et était suivi d'un mendiant qui entraînait dans la maison de Dieu ouverte à tous. Le second bas-relief se composait de trois personnages occupés à préparer l'autel, à côté duquel un cœur et une coquille étaient surmontés d'une croix. Dans le troisième étaient figurés trois femmes et un enfant ; l'une d'elles était sans doute la femme de Jacques Cœur. La sculpture et la peinture se réunissaient pour faire de la chapelle un véritable chef-d'œuvre. Des fresques charmantes ornaient les murailles ; elles étaient dues à des artistes italiens que l'opulent argentier avait appelés près de lui ; tout enfin, dans cette magnifique demeure, respirait l'intelligence et le goût des arts, s'unissant toujours aux recherches du bien-être. Vers la même époque, Jacques Cœur faisait construire à ses frais une sacristie attenante à la cathédrale de Bourges, et qui est encore aujourd'hui considérée comme une des parties les plus intéressantes de ce merveilleux monument ; sur l'em-

placement de l'ancienne sacristie, il faisait élever une chapelle destinée à sa sépulture et à celle de sa postérité, et dans laquelle un seul membre de cette famille nombreuse fut enseveli, tant le malheur dispersa vite cette race nouvelle à laquelle son fondateur croyait un si long avenir. Cependant, les fils et les filles de Jacques Cœur occupaient des positions brillantes : son fils Henri était doyen de l'église de Limoges ; son second fils, Jean, était, quoique bien jeune, archevêque de Bourges et primat des Aquitaines. Sa fille, Perrette, avait épousé le vicomte de Bourges, et il avait donné sa nièce à son principal commis, Jean de Village, qui devint plus tard l'instrument de la délivrance de son patron ; homme au noble cœur, le seul peut-être qui répondit à ce que l'argentier avait attendu de lui.

Jusque-là tout avait réussi à l'heureux négociant, et, soit qu'il cédât à son naturel, soit par calcul ou par ostentation, il faisait de ses grandes richesses un usage qui ne pouvait qu'ajouter au prestige de son nom. Il fondait des établissements utiles, il était charitable pour les pauvres, obligeant pour les riches, qui, dans des moments de gêne, recouraient à sa bourse et à son crédit. Les filles de France, la reine elle-même, empruntaient à Jacques Cœur, ainsi qu'on le voit par l'inventaire de ses papiers :

« Madame Aragonde de France, fille du roi, » empruntait, en 1440, à Jacques Cœur, quatre-vingts livres parisis, *pour avoir une robe*.

» Le 18 juillet 1443, Marie d'Anjou, femme de Charles VII, empruntait une somme de trois cent quarante-trois livres quinze sols tournois, » pour laquelle somme, ajoute la bonne reine, » avons baillé et gaigé notre Bible, laquelle nous » a été rendue, et nous en tenons pour contente. »

Marguerite d'Écosse, l'aimable et spirituelle dauphine, première femme de Louis XI, empruntait à Jacques Cœur deux mille livres tournois, « pour avoir des robes de soie et martres pour » faire robes pour notre personne. »

Jacques Cœur se préparait de grandes inimitiés en prêtant de l'argent à tous les courtisans besogneux qui recouraient à lui et en achetant les terres, les châtellenies, dont les plus grands seigneurs, ruinés par un siècle de guerre, étaient obligés de se dessaisir. De sourdes rumeurs circulaient contre lui. On suspectait la source de ses grandes richesses ; on citait, au roi même, l'exemple des Médicis qu'il semblait avoir pris pour modèle, et on lui attribuait les mêmes desseins, la même ambition. Le prêt de deux cent mille écus qu'il avait fait au roi pour lui donner les moyens de chasser les Anglais de la Normandie dut ajouter un nouvel élément à toutes ces causes de défaveur, en mettant Charles VII lui-même dans sa dépendance, et en fixant l'esprit envieux et méfiant de ce prince sur le parti qu'il pourrait tirer

des richesses de son argentier. Depuis la conquête de la Normandie, on n'attendait plus qu'un prétexte pour abattre cette grande estime qui faisait ombrage aux plus hautes positions, sans excepter la royauté elle-même. Jacques était cependant plein de confiance dans sa fortune, et il méprisait les bruits que ces haineux et malveillants répandaient contre lui. Il se trouvait auprès du roi à Taillebourg, et il écrivait confidemment à sa femme *que son fait estoit bon et qu'il estoit aussi bien enuers le Roy que il avoit jamais esté, quelque chose que on en dist*. Les événements ne tardèrent pas à prouver combien il se trompait. Charles VII était alors en guerre avec les Anglais, toujours maîtres de la Guyenne. Le 31 juillet 1431, il donna soudain l'ordre d'arrêter Jacques Cœur et de se saisir de ses biens, sur lesquels il préleva tout d'abord cent mille écus pour la guerre, et il chargea de la direction du procès les ennemis connus de Jacques Cœur, ceux à qui le roi faisait largesse de ses dépouilles, et qui s'abattirent comme des vautours sur cette magnifique proie. Rien n'avait pu faire prévoir ce coup de foudre, et Charles VII, honte à sa mémoire ! choisit, pour obéir à ses instincts de jalousie, le moment où Jacques Cœur venait de lui rendre le plus grand service que jamais sujet ait pu rendre à son prince.

Les chefs d'accusation portaient que :

Jacques Cœur avait vendu des armes aux infidèles ;

Qu'il avait exporté dans le Levant des monnaies françaises et des lingots marqués d'une fleur de lis ;

Qu'il avait fait fabriquer des écus courts de poids ;

Qu'il avait fait embarquer de force à Montpellier, sur des navires, divers individus, dont un s'était jeté à la mer de désespoir ;

Qu'il avait fait ramener à Alexandrie un esclave chrétien qui s'était réfugié sur un de ses navires ;

Enfin, qu'il avait commis, au préjudice du roi, des exactions nombreuses.

Jacques Cœur se défendit d'une manière victorieuse sur la plupart des griefs qui lui étaient imputés. En ce qui concernait le reproche qu'on lui faisait, d'avoir vendu des armes aux infidèles, il répondait que les papes Eugène IV et Nicolas V l'y avaient autorisé par des bulles formelles. Relativement à l'exportation des monnaies, il se disculpait en disant que ce n'étaient point des monnaies françaises qu'il avait fait transporter dans le Levant, mais des pièces qu'il avait fait venir d'Allemagne, de Lorraine et d'autres endroits. Au sujet de l'embarquement forcé, sur ses galères, d'un certain nombre de mauvais sujets, au nombre desquels s'était trouvé, par hasard, un pèlerin allemand, Jacques Cœur exhiba des lettres délivrées, le 22 janvier 1443, par Charles VII, lesquelles

portaient en substance que des particuliers ayant, dans le but de relever le commerce du Languedoc ruiné par les guerres, fait construire à Gènes une grosse galère destinée au transport des marchandises, le roi consentait à ce que l'on requit, *pour les embarquer sur ladite galère, les personnes oïseuses, vagabondes, dont il y avait si grande multitude au pays de Languedoc*. Quant à l'esclave qu'une de ses galères avait ramené, d'abord il ne savait pas qu'il fût chrétien ; ensuite cet esclave avait été conduit en France, contrairement aux conventions conclues avec le soudan d'Égypte. Aussi les marchands français du Levant et le grand maître de Rhodes lui avaient-ils écrit que, s'il ne faisait pas rendre ledit esclave, son commerce en souffrirait beaucoup ; et il ne s'était décidé à prendre ce parti qu'après avoir consulté les marchands et négociants de Montpellier.

Nous aurions souhaité que la décision des marchands de Montpellier fût empreinte d'un esprit moins mercantile. Il eût été généreux de sauver l'esclave, au détriment du commerce.

Quant aux exactions, il répondit : « Qu'il ne se » trouveroit point qu'il eust exigé aucune somme » d'or ni d'argent dont il n'eust tenu et eust » bonne volonté de tenir compte, et qu'il pou- » voit estre que le pays en Languedoc, outre la » somme octroyée, auroit donné aucunes petites » sommes de deniers qu'il auroit eus et appli- » quez à son profit. »

Quelque franche et catégorique que fût la défense de Jacques Cœur, elle ne devait pas prévaloir contre la haine de ses ennemis. L'intervention des évêques, celle même du souverain pontife fut méprisée ; on menaça l'accusé de la torture, et on prononça enfin contre lui un arrêt portant que :

« Charles VII, eu égard aux services qu'il en » avait reçus, laissait à Jacques Cœur la vie sauve, » mais qu'il le condamnait à faire amende hono- » rable devant la personne du procureur général, » nue teste, sans chaperon ni ceinture, à genoux, » tenant en ses mains une torche ardente de dix » livres ; à racheter l'esclave qu'il avait renvoyé » au Levant, ou tout au moins à faire ramener » un autre esclave à Montpellier ; à payer au roi » cent mille écus à titre de restitution, et trois » cent mille écus à titre d'amende, et à tenir » prison jusqu'à pleine satisfaction. Et, au sur- » plus, disait l'arrêt en terminant, avons déclaré » et déclarons tous les biens dudit Jacques Cœur » confisqués envers nous, et avons icelui Jacques » Cœur banni et bannissons perpétuellement de » ce royaume, réservé sur ce notre bon plaisir. »

La sentence fut exécutée sur toutes les points ; le créateur du négoce français subit la peine infamante à laquelle ses ennemis l'avaient dévoué ; celui qui avait dit au roi de France : Tout ce

que j'ai est vôtre ! fut dépouillé de ces biens dont il avait fait un si noble usage et jeté au fond d'une prison. Il paraît qu'il ne crut pas sa vie en sûreté, car il écrivit à son neveu Jean de Villars cette lettre, qui est venue jusqu'à nous, comme un cri de détresse jeté par une âme éprouvée :

« Jehan, mon bon nepveu, chier fils, pour tant » que avés à moi affinité d'amour, et que vous » est à cœur ma vie, à vous et à toute diligence » me recomande, et pour Dieu, chier fils, ne » tardez plus de me venir tirer hors de cette » franchise, estant que dedans cinq jours ils m'en » tireront eus-même pour me mettre à mort ou » me occiront dedans, debvant jà estre parvenus » à tèle fin, si n'eust esté ce bon frère Hugo, et jà » ont tasché à m'occir en violence... Et pour Dieu, » chier fils, ne me laissez succomber pour tant » que vous suis chier, et faictes tôt régal à ce bon » frère, auquel aiez toute foy, comme proprement » avés à

» Vostre pauvre bon maistre et père,

» J. C. »

Celui à qui cette lettre poignante est adressée fut digne de la confiance de son oncle. Il n'hésita pas à tout risquer pour le sauver. Jacques Cœur était prisonnier à Beaucaire, au couvent des Cordeliers. Jean de Villars, qui s'était adjoint quelques hommes résolus, pénétra dans le couvent, engagea avec les gardes de l'argentier une lutte violente, et parvint à délivrer le pauvre prisonnier, qu'il conduisit aussitôt à Marseille. Jacques Cœur se rendit à Rome, où le généreux pape, Nicolas V, le reçut avec une affection paternelle. Le souverain pontife préparait une nouvelle croisade; il avait armé une flotte de seize galères, et il ne crut pouvoir lui donner un meilleur chef que le banni français, qui avait vaillamment combattu aux côtés de Dunois et de la Hire. Calixte III, successeur de Nicolas V, confirma ces dispositions, et Jacques Cœur s'embarqua, voyant s'ouvrir devant lui un nouvel avenir. Mais Dieu avait marqué là le terme de cette vie si brillante et si malheureuse : Jacques Cœur mourut (1456) dans l'île de Scio, et tout porte à croire que ce fut à la suite d'une blessure reçue dans quelque engagement. Il écrivit à ses derniers moments au roi Charles VII, pour lui recommander sa famille, et ses restes furent déposés dans le chœur de l'église des Cordeliers de Scio.

Sous le règne de Louis XI, les enfants de Jacques Cœur ne négligèrent aucun moyen pour faire réhabiliter la mémoire de leur père; ils obtinrent la restitution d'une partie de ses biens, et furent grandement en faveur auprès du nouveau roi.

Telle est la substance de l'intéressant ouvrage de M. Pierre Clément, étude historique et financière d'une grande valeur, dont nous avons extrait

pour vous, mesdemoiselles, les faits les plus marquants, ceux qui touchent particulièrement à un homme célèbre et souvent méconnu. Pendant longtemps, l'histoire a été un long mensonge, livrée qu'elle était à l'esprit exclusif des partis; mais de nos jours, la lumière semble se faire dans ces ténébres, et ce serait un nombreux catalogue que celui des réhabilitations historiques que des hommes sérieux ont accomplies depuis trente années. C'est une noble tâche, et nous ne pouvons que féliciter M. Pierre Clément en particulier de nous avoir fait connaître, dans des ouvrages excellents et spéciaux, deux hommes souvent méconnus, souvent calomniés, le célèbre argentier de Charles VII et le fondateur de la grandeur réelle de Louis XIV, l'habile et généreux Colbert.

E. R.

La Belgique, par Félix MORNAND. (A la librairie de Hachette et Cie.)

Le voyage n'est-il qu'une locomotion? En ce cas, prenons un matin l'omnibus des boulevards extérieurs, fermons les yeux, et laissons-nous brouetter tout un jour; nous aurons voyagé.

Est-ce, au contraire, une source féconde de pensées nouvelles, un aliment à l'intelligence, le moyen le meilleur de répondre au besoin de connaître et de s'instruire? Alors, ce qui importe, c'est de ne pas s'en aller tout à fait à l'aventure; bien que l'imprévu ait son charme; mais cette façon de procéder demande plus de temps que souvent on n'en peut dépenser; tandis qu'avec un guide intelligent, sensible, homme ou livre, avec un guide, connaissant à fond le pays où il vous mène, son histoire, ses mœurs, ses coutumes, les recoins où se cachent les tableaux des maîtres, les humbles villes où se voit quelque vieille chapelle, trésor d'élégance, chef-d'œuvre ignoré, ces lieux mémorables dont on ne peut fouler l'herbe sans que le cœur se serre et que les yeux se voilent, avec un tel guide on est certain de voir plus, mieux, plus vite et à moins de frais qu'on ne l'aurait pu faire abandonné à sa propre direction.

Pour qui veut connaître la Belgique, le livre de M. F. Mornand sera ce guide. Vérité, M. Mornand ne dit rien qu'il n'ait vu, on le sent; pureté de style, M. Mornand est un classique; vif et profond d'intérêt, tel est ce livre.

D'un travail qui aurait pu être aride, vu son cadre restreint, M. Mornand a su faire une lecture excessivement attrayante. Une seule critique pourrait lui être faite, c'est qu'il peint si bien qu'il dispenserait presque du voyage.

ADAM BOISGONTIER.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

EL GILGUERO Y EL CISNE.

Calla tú, pajarillo vocinglero,
(Dijo el cisne al gilguero)
; A cantar me provocas, cuando sabes
Que de mi voz la dulce melodía
Nunca ha tenido igual entra las aves?
El gilguero sus trinos repetía;
Y el cisne continuaba : Que insolencia!
Miren como me insulta el musiquillo;
Si con soltar mi canto no le humillo
De muchas gracias a mi gran prudencia.
; Ojala que cantaras!
(Le respondió por fin el pajarillo)
; Cuanto no admirarías
Con las cadencias raras
Que ninguno asegura haberte oído,
Aunque logran mas fama que las mías!
Quiso el cisne cantar, y dió un graznido.
; Gran cosa! ganar crédito sin ciencia,
Y perderle en llegando a la experiencia.

D. TOMÁS DE IRIARTE.

LE CHARDONNET ET LE CYGNE.

« Tais-toi, oiseaulet babillard, disait le cygne au chardonnet. Quoi! tu me provoques à chanter lorsque tu sais que parmi les oiseaux pas un ne pourrait égaler la douce mélodie de ma voix? »

Le chardonnet réitéra ses trilles, tandis que le cygne poursuivait en ces termes : « Quelle insolence! voyez comme ce méchant musicien m'insulte; si je ne l'humilie pas en donnant un libre essor à mon chant, il doit en rendre grâce à ma haute prudence.

— Plût à Dieu que tu chantasses! lui répondit alors le petit oiseau; qui ne t'admirerait pour tes rares cadences que personne ne peut affirmer t'avoir entendu faire, bien qu'elles aient acquis beaucoup plus de réputation que les miennes! »

Le cygne voulut chanter, et il poussa un croassement.

A quoi bon acquérir de la réputation sans mérite pour la perdre quand on en vient aux preuves!

M^{lle} LOUISE MERCIER.

ANTONIO ALLEGRI DA CORREGGIO.

I.

L'ombre du soir commençait à descendre et à faire pénétrer ses teintes vaporeuses dans l'église des Conventuels de Correggio, petite ville du duché de Mantoue. Il régnait sous les nefs de l'enceinte sacrée un silence et un mystère pleins de quiétude.

Une jeune fille entra dans l'église; son pas était si léger, sa démarche si aérienne, qu'on l'eût prise pour un ange; il y avait dans l'ensemble de ses traits fins et gracieux comme un reflet des madones auxquelles le pinceau du Sanzio donna l'immortalité. Ses vêtements simples et presque pauvres annonçaient une villageoise.

Elle jeta autour d'elle un regard craintif; puis, rassurée en se voyant seule, elle s'achemina vers le maître-autel. Là, elle s'agenouilla, les mains appuyées sur la balustrade de pierre, et les yeux fixés sur le triptyque qui décorait cet autel.

De ces trois tableaux unis entre eux, comme c'était alors la coutume, ceux des côtés représentaient, l'un saint Barthélemy, l'autre saint Jean, celui du milieu le Repos de la Sainte Famille pendant la fuite en Égypte.

Ce fut surtout ce dernier qui excita l'admiration de la jeune fille : elle trouvait dans l'œuvre séraphique ses prières, pour ainsi dire, visibles et

palpables. La pensée qui était en elle semblait avoir pris un corps et une vie. Aussi, plongée dans cette muette extase, n'entendit-elle point les pas de deux hommes qui étaient entrés après elle et s'étaient approchés en causant à demi-voix.

« Messer Domenico, dit l'un des nouveaux venus, je suis curieux d'avoir votre opinion sur le triptyque de notre maître-autel. Puisque vous voilà de retour de Rome, vous pourrez m'apprendre, vous qui avez vu tant de chefs-d'œuvre, si je n'ai pas eu tort, moi, gonfalonier de Correggio, de confier une peinture de cette importance à un jeune homme tout à fait ignoré. »

Puis, Giovan Rucello, le digne magistrat, fit une pause, laissant à son interlocuteur le loisir de regarder et de se former une opinion.

Le riche patricien dont l'expérience était ainsi invoquée, Domenico Tebaldi prit l'attitude d'un protecteur, hocha la tête et demanda :

« Combien avez-vous payé cela? »

— Cent ducats d'or, répondit Rucello.

— Vous êtes généreux!

— Eh quoi! s'écria le gonfalonier un peu effrayé, aurions-nous fait un marché de dupes?

— Non, pas précisément. Cette peinture n'est pas mauvaise. Et quel est le nom de l'artiste?

— Antonio Allegri.

— Allegri?... répéta messer Domenico, je ne crois pas le connaître.

— Il est de notre ville. Nous avons voulu encourager sa jeunesse et alléger sa pauvreté.

— J'entends : c'est une bonne œuvre. Et où a-t-il étudié son métier, cet Antonio Allegri ?

— Les uns croient qu'il a pris quelques leçons chez son oncle Lorenzo ; les autres à Modène, chez Francesco Bianchi, surnommé le *Frari*. Moi, je pense qu'il doit à lui-même tout ce qu'il sait.

— Eh bien, cela n'en vaudrait pas mieux, répliqua Domenico d'un air d'importance. Il faut toujours avoir un maître, et un bon maître encore. Ah ! Raphaël ! c'est le sublime du sublime ! et, malgré son génie, il doit beaucoup à l'imitation de l'antique. Pour moi, mon cher seigneur, Raphaël d'Urbain est le peintre par excellence. »

En ce moment, une voix accentuée par l'émotion articula ces mots :

« Et moi aussi, je suis peintre (1) ! »

Les deux interlocuteurs se retournèrent vivement, et aperçurent Antonio Allegri lui-même qui avait entendu leur conversation.

Dans ses paroles il n'y avait ni irritation ni orgueil ; c'était le cri du talent méconnu qui sent ses forces, envisage de loin son but, et, cependant craint que le courage ne lui manque avant de l'avoir atteint.

Son visage offrait une telle expression de douceur, et il y avait tant d'ingénuité dans la manière dont il avait protesté, que ni Domenico Tebaldi ni Giovan Ruccello n'eurent l'idée de s'offenser.

« Fort bien, *caro mio*, dit le gonfalonier en souriant, j'aime à voir que vous avez bonne opinion de votre habileté. Courage ! tâchez d'illustrer un jour votre patrie. Mais, en attendant, allez à Rome, étudiez de près les modèles ; puis vous nous reviendrez bien exercé, et nous ne vous laisserons pas manquer de besogne. »

Cela dit, les deux patriciens s'éloignèrent gravement.

« Aller à Rome ! voir les chefs-d'œuvre ! je le pourrais en prenant un bâton de pèlerin. Oui, je le pourrais. Mais aussi, la contemplation de ces chefs-d'œuvre ne serait-elle pas un danger?... On admire d'abord, on copie ensuite... Et je ne veux pas copier, moi ! Je resterai ce que Dieu m'a fait ! »

De même qu'Antonio Allegri avait paru tout à coup et jeté ces mots à Tebaldi et à Ruccello étonnés : « Moi aussi, je suis peintre ! » de même la jeune fille, qui n'avait pas quitté jusque-là sa posture humble et son silence pieux et méditatif, vint doucement se placer près d'Antonio, et lui dit :

« O vous, qui avez fait ce tableau devant lequel on prie si bien, oui, vous êtes peintre ! »

Puis, comme honteuse de la hardiesse de son action, la jeune fille sortit précipitamment de l'église. Elle courut sans se reposer un moment, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée chez son père, bon et honnête vigneron, nommé Luigi Varcogli, qui demeurait non loin du canal, dans la direction du Pô et de Modène.

II.

L'artiste sublime que la postérité devait mettre un jour à la tête de l'école lombarde, semblait ne passer dans ce monde que pour enfanter des chefs-d'œuvre. Quant à sa vie, elle était, comme son caractère, simple et modeste, et se renfermait entre les murs d'un humble atelier. Chez Antonio il n'y avait aucune de ces aspirations vers l'éclat, le bruit, le luxe, qui étaient la tendance bien marquée des peintres de son temps. Il se rattachait plus étroitement à ses bons et pieux devanciers, les Pérugin, les Giotto, les Fra-Bartolomeo. Pauvre, — et il le fut jusqu'à son dernier soupir, — il se préoccupait moins du sort et du profit de ses ouvrages que de leur composition. Toutes ses forces, toute sa pensée, tout le travail de son esprit et de sa main étaient appliqués à ce soin unique.

Son magnifique tableau de la *Nuit de Noël* lui avait valu quarante ducats d'or ! Son *Saint Jérôme*, fruit de six mois d'un travail assidu, et que l'opinion place à côté de ce que Raphaël a produit de plus achevé, lui fut acheté la somme de quarante-sept ducats ! A l'époque de sa féconde jeunesse appartenaient le *Noli me tangere*, qui devint l'un des principaux ornements de l'Escorial, son *Marsyas* et sa *Vierge en adoration devant l'Enfant divin*. Jamais, peut-être, l'Enfant-Dieu ne fut représenté avec des traits plus célestes.

Un jour vint où le pauvre artiste se trouva bien seul en ce monde ; il perdit son oncle Lorenzo, qui avait été son maître ; et dès lors il ne recevait plus d'encouragement de personne. Lorsqu'il avait achevé une œuvre, il l'abandonnait pour le prix modique que lui en offrait le premier venu. Aucun témoignage d'admiration ou simplement de sympathie n'arrivait jusqu'à lui. Sa pensée se reporta alors sur Rome, la véritable patrie des arts. C'était au moment où il venait de donner le dernier coup de pinceau à sa sublime page du *Mariage mystique de sainte Catherine* (1). « Oui, se dit-il, j'entreprendrai ce voyage,

(1) *Anch'io son pittore*, parole bien connue et que l'histoire a consacrée.

(1) Tableau dont nous donnons la gravure dans notre numéro de ce jour ; il représente sainte Catherine recevant un anneau de l'Enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge. A droite, saint Sébastien, tenant

je l'entreprendrai à pied. Au retour je verrai si mon tableau est digne de soutenir la comparaison avec ceux dont on parle tant. Si je m'aperçois que je me suis trompé, eh bien ! je brûlerai cette toile, et je me ferai artisan. »

Mais il n'avait pas atteint l'extrémité de la petite ville de Correggio, que déjà ses résolutions étaient ébranlées.

Le soleil dorait les campres des vignes enroulant aux façades des maisons leurs capricieux festons ; une brise fraîche balançait la cime des pins-parasols, et faisait frémir le feuillage des peupliers ; des campagnes voisines arrivait une senteur délicieuse.

« On est pourtant bien ici, pensa Antonio. »

Devant une habitation rustique, son regard d'artiste distingua une forme gracieuse. C'était une jeune fille portant sur sa tête un vase plein d'eau ; elle revenait d'une fontaine qu'on voyait à quelques pas. Antonio n'eut pas de peine à la reconnaître, car jamais cette image n'avait quitté son souvenir.

La jeune fille entra dans la maison ; Antonio l'y suivit. Un vieillard, assis sur un escabeau, taillait des sarments avec une serpette. « Mon père, lui dit vivement la jeune fille, levez-vous ; car voici une visite qui nous fait grand honneur. »

Puis, elle rougit et baissa les yeux.

Le vieillard s'était levé machinalement et avec une sorte de respect, comme s'il eût compris, en effet, que ce jeune homme n'était pas un hôte ordinaire.

Antonio, cependant, sentit qu'il devait légitimer sa présence. Il salua le vieillard avec son expression habituelle de douceur, et dit ensuite en se tournant vers la jeune fille : « Vous m'avez donc reconnu ? »

— Mon père, reprit Maria Varcogli, c'est le grand peintre dont je vous ai parlé tant de fois !

— Antonio Allegri !... s'écria le vigneron en se découvrant.

— Hélas ! dit l'artiste, vous me donnez un témoignage d'admiration auquel je ne suis pas accoutumé. Les hommes n'ont pas été pour moi aussi indulgents que vous. Aussi, las de leur injustice, j'allais partir... Rome était le but de mon voyage... mais pour la seconde fois le ciel a offert votre fille à mes yeux. C'est mon ange gardien qui me dit : Reste, reste encore ; ne va pas chercher au loin des peines et une réputation achetée peut-être chèrement.

— Quoi ! vous resteriez !... dit Maria les yeux humides de larmes.

— Écoutez, reprit Antonio, voulez-vous tous deux m'accompagner jusqu'à mon humble demeure ? »

Le père et la fille se consultèrent du regard. Ils ne comprenaient pas le motif de cette demande.

Cependant le vieux vigneron dit bientôt avec résolution :

« Pourquoi pas, mon maître ? »

Ils suivirent Antonio. Dès leur entrée dans l'atelier, la toile qui venait d'être achevée attira leur attention ; saisis d'une pieuse admiration, l'un et l'autre tombent à genoux devant la *Sainte Catherine*.

« Ah ! s'écria Antonio Allegri, et je songeais à m'exiler ! Où donc eussé-je jamais trouvé de ces cœurs naïfs, de ces âmes franches, dont l'expansion est si douce et si loyale ? Qui jamais m'eût aimé et encouragé comme eux ? Voilà bien les simples de cœur que l'Évangile place au-dessus des grands de ce monde ! »

Puis s'adressant à Varcogli : « Père, dit-il, l'absence de toute sympathie m'avait découragé, la solitude tuait en moi l'inspiration ; Dieu vient de me faire trouver en vous deux ce qui manquait à ma vie : achevez ce qu'il a commencé ; acceptez-moi pour l'époux de votre fille. »

III.

La paix, la bonne intelligence, la vertu se fixèrent dans le ménage de l'artiste ; la fortune n'y était pas entrée. Antonio voyait son talent grandir de jour en jour, mais il ne devait pas jouir du succès de son œuvre ; ses immortelles peintures, aujourd'hui couvertes d'or par tous les musées de l'Europe, ne purent, de son vivant, le mettre à l'abri du besoin.

Toutes ses compositions sublimes lui étaient enlevées pour un misérable salaire : la *Madeleine* (1), la *Nativité*, le *Christ aux Oliviers*, furent achetés à bas prix.

Cependant Antonio ne sentait plus son courage faiblir ; car il avait près de lui son ange gardien Maria, et un bel enfant, le petit Pomponio, jouait à ses pieds.

« Je n'ai plus besoin, disait-il, d'aller chercher au loin mes visages de Madone et de divin *Bambino* ; car je n'ai qu'à regarder autour de moi pour les apercevoir. »

Mais si la joie était venue, la fortune continuait à se faire attendre. Ce qu'Antonio désirait surtout, c'était l'occasion de donner à son génie un plein développement, dans une de ces œuvres capitales où la pensée trouve autant d'espace qu'il lui en faut. Cette occasion se présenta. Il s'agissait de peindre, à la grande coupole de

des flèches, est debout derrière sainte Catherine. On aperçoit dans le fond, à gauche, le martyr de ces deux saints.

(1) La *Madeleine* seule fut évaluée, plus tard, dans une vente, à 27,000 ecus.

Saint-Jean de Parme, l'Ascension de Jésus-Christ vers son Père, en présence des Apôtres étonnés et adorant. Les religieux du mont Cassin, auxquels il appartenait de choisir l'artiste chargé de ce travail, s'enquirent du pauvre homme, qui passait pour habile, et qui, en même temps, ne pouvait être exigeant sur les conditions du marché.

Antonio, en écoutant le moine qui le pressait de se rendre à Parme, pencha tristement la tête.

« Qu'avez-vous, mon fils ? demanda le religieux.

— Je me réjouis et je m'afflige à la fois, mon père. La gloire est à Parme ; mais le calme est ici, auprès de Maria, mon ange gardien.

— Non, dit celle-ci avec l'accent du dévouement ; non, mon Allegri, vous ne devez pas être arrêté par votre affection pour moi. Votre premier devoir est de produire des œuvres dignes de vous.

— Hélas ! Maria, crois-tu que le monde me saura gré de ce que je vais entreprendre ?

— Si votre conscience vous dit que vous avez réussi, vous goûterez la plus douce et la plus sûre des récompenses. Partez, mon ami. Nous nous reverrons, j'espère, de temps en temps. Parme n'est pas au bout de la terre ; Pomponio me parlera de vous. »

Le religieux emmena Antonio.

Quatre ans se passèrent dans l'immense labeur de la coupole. Après ces quatre longues années, une œuvre éclatante était produite. Nulle part Allegri n'avait trouvé le secret de ces raccourcis qui sont les grandes difficultés de l'art ; l'expression céleste des têtes, la richesse du coloris, l'habile disposition des étoffes, tout lui appartenait. A cette époque, le Jugement dernier de Michel-Ange ne décorait pas encore les murs du Vatican.

De retour dans sa famille, l'artiste n'y trouva plus le bon Varcolli : il s'était éteint en bénissant le nom et les travaux de son gendre.

Pomponio accourut joyeux au-devant de ce père qu'il admirait sans presque l'avoir connu.

« Ah ! s'écria Antonio, voilà mes véritables trésors. »

Et il pressait les mains de Maria, et il tenait Pomponio suspendu à son cou.

Après ces moments de première émotion, le peintre, assis devant la vigne que Varcolli avait si bien cultivée, dit à son fils :

« Voilà que tu deviens grand. Il faut songer à travailler, à apprendre quelque chose.

— J'y ai songé, père, répondit vivement Pomponio, je veux faire comme vous, je veux peindre des tableaux.

— Pauvre enfant !... murmura l'artiste. Il n'a pu connaître encore le malheur, la lutte contre le besoin, l'injustice, toutes ces tortures, cruelles même lorsqu'on les supporte avec patience, et résignation. Tu l'entends, Maria ! il songe à être aussi un peintre !

— Notre Pomponio a grandi devant votre Sainte

Catherine... Et j'espère que vous m'excuserez si j'ai permis cet enfantillage, mais le petit m'a demandé souvent des crayons et du papier...

— Comment ? il aurait déjà dessiné !...

— D'après son père. »

L'enfant alla prendre sur un coffre et rapporta tout triomphant ses copies informes.

Une larme mouilla la joue d'Antonio.

« Vraiment, ce n'est pas mal, dit-il. Et cependant celui-ci sera-t-il un second Allegri ? — Allegri de Corrège, comme on m'appelle ! Cher enfant ! si rose, si frais, si naïf, si confiant !... Un jour peut-être tu te suspendras aux voûtes d'une église, comme je viens de le faire, pour couvrir de peintures les froides murailles, en les animant de la vie de ton âme et d'un reflet des saintes vérités. Puis, quand tu auras achevé cette tâche longue et difficile, quand tu auras dépensé plusieurs années dans cette solitude absolue, en face de ton œuvre, on te renverra avec un salaire qui pourrait faire pitié. Qui sait, si tu ne recueilleras pas la critique et le dédain ? Je ne parle pas de l'envie et de la haine. On peut ne pas s'en apercevoir quand on s'attache avec amour à son travail, et que l'on s'isole des hommes pour méditer, pour penser à Dieu. Mais si tu as à supporter seulement la moitié du fardeau que j'ai dû accepter, ce sera trop, oui, ce sera trop !... Ah ! cher petit, tu admires par instinct mon métier et mes travaux, et tu ignores que ton grand-père, l'humble et obscur Pietro Varcolli, fut plus heureux en soignant son mince carré de terre que je ne l'ai jamais été en faisant descendre du ciel les anges et les saints. »

L'enfant s'était assis sur son escabeau favori, et déjà le carton à dessiner était entre ses mains.

« Vois, mon ami, dit Maria, contre la vocation il n'y a pas de résistance ni de raisonnement possible. »

Une noble ardeur brilla dans les yeux d'Antonio. L'artiste releva le front, et son visage reprit sa sérénité habituelle.

« C'est vrai, dit-il, Pomponio me trace mon devoir. Allons, caro mio, prenons ensemble notre première leçon de dessin ! »

IV.

Le temps se passait, la gloire n'était pas venue, si par ce mot retentissant de gloire nous entendons le succès éclatant, couronné de la richesse. Antonio était resté, même après le prodigieux travail de son Ascension, cette espèce de paysan qui vivait volontiers enfoui au fond de sa chaumière.

Par un hasard, que notre peintre n'avait pu s'expliquer, le duc de Mantoue lui avait commandé deux petits tableaux. Il les acheva avec la facilité habituelle de son pinceau, puis il at-

tendit que les gens du prince vinssent chercher ces ouvrages.

« Ami, lui disait en vain Maria, ce serait une belle occasion de vous produire enfin à la cour de Son Altesse. En songeant à vous, en désirant orner son palais de deux tableaux faits par vous, elle vous a donné la plus grande preuve de confiance. Allez, montrez-vous au duc; vous obtiendrez sa confiance, sa faveur peut-être; et nous serons pour toujours à l'abri du besoin.

— Eh quoi! Maria, répondit vivement Allegri, je tenterais une telle démarche!... Demandez-moi de peindre, depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre un instant de repos; imposez-moi la plus rude besogne qu'il vous plaira, mais ne troublez pas la chère obscurité dans laquelle je me complais. Ce sont mes œuvres que je désire voir au grand jour, mais non ma personne. Une cour m'épouvanterait. »

Cette conversation avait lieu sous le petit berceau de verdure qui abritait la porte de la maisonnette. Elle avait été entendue d'un bon et pieux vieillard qui se montra en ce moment.

« Le père Ambrosio!... s'écria Allegri tout ému, tandis que Maria s'empressait d'offrir un siège au religieux.

— Oui, moi-même, mon cher fils, répondit le visiteur avec un sourire affable. Ma présence vous est-elle pénible? Vous semblez presque effrayé.

— Effrayé... Non, non, mon père; mais votre vue m'a rappelé tout d'abord qu'il y a quatre ans, à la même place...

— A la même place, je vins, par l'ordre de mes supérieurs, offrir au talent d'Antonio Allegri l'occasion de se signaler en servant Dieu. Antonio Allegri en a-t-il du regret?

— Si j'en avais du regret, je n'aimerais pas mon art.

— Il a été décidé que la grande coupole de la cathédrale de Parme recevrait, de la même main, les mêmes embellissements que celle de Saint-Jean. A l'Ascension de Notre-Seigneur répondra l'Assomption de la très-sainte Vierge. Vous avez été désigné, mon cher fils, pour ce magnifique travail... Hésitez-vous?

— Ah! mon père, murmura douloureusement l'artiste, quatre années encore loin des miens!...

— Quatre années d'inspiration, quatre années à glorifier la religion!... Et, après cela, Antonio, l'immortalité pour votre nom!... »

Au bout du temps marqué, la coupole admirable de l'Assomption était achevée.

V.

Le vaste travail confié à Antonio, l'amena jusqu'à l'année 1530. Lorsque l'artiste put revenir à Correggio, il avait l'apparence d'un vieillard,

tant ses forces s'étaient épuisées dans cette tâche qu'il rendit sublime, mais qui ne modifia point sa position. Une somme de trois cent cinquante ducats lui fut comptée : Cette somme avait été dépassée par les frais. Il recommença la vie d'isolement, de retraite, de labeur intime. Jamais un murmure ne s'échappait de ses lèvres; car il avait accepté son sort, et il savait que ses œuvres parleraient après lui. Faute de se mêler aux hommes, faute d'habiter les antichambres des grands, il n'était pas recherché. On n'allait pas à lui, et il n'allait à personne. Quelquefois un juif se présentait dans son humble demeure, et demandait si le bonhomme avait terminé quelque tableau; il emportait la toile, et ne tardait pas à s'en défaire avantageusement. Mais, pour l'opinion, qu'était-ce que cet Allegri? une espèce de rustre qui n'appartenait à aucune école en vogue, et chez qui l'instinct remplaçait la science.

Deux charmantes petites filles, Marietta et Antonia avaient augmenté les joies de la famille. Mais ce bonheur fut de courte durée: Maria mourut en 1529, et Allegri resté seul avec ses enfants ne se donna plus un instant de relâche; il ne rêvait plus que le pinceau à la main, et cependant, malgré ses efforts, la misère allait succéder à la pauvreté. Alors Antonio ne prit conseil que de son amour pour les siens. Il adressa une lettre à messer Giovan Ruccello, qui parfois avait paru apprécier ses travaux. La réponse arriva bientôt: elle était datée d'une villa que Ruccello possédait à huit milles de Correggio, et elle consistait en cette ligne: « Apportez-moi votre tableau; je veux bien l'acquérir, au prix de soixante écus. »

« Quel tableau? demanda à son père la pauvre Marietta, tout émue.

— Hélas! mon bon ange, répondit le peintre, y en a-t-il ici un autre que ma *Sainte Catherine*?

— Eh quoi! cette œuvre que mon frère a copiée tant de fois, elle nous quitterait!

— Il le faut, ma fille, il le faut. Cette main, si Dieu le permet, ne s'arrêtera pas de si tôt. Je ferai rayonner dans notre humble chaumière d'autres têtes de saintes, d'autres nimbes de chérubins. Ne t'afflige donc point. Demain, de grand matin, j'emporterai cette toile, et je m'arrangerai pour être de retour avant le coucher du soleil. »

Le long d'une plaine aride et coupée çà et là par quelques mares d'eau croupissante et par des bouquets d'arbres maigres et desséchés, marchait péniblement un homme courbé sous un pesant fardeau.

Cet homme, c'était Antonio Allegri.

Son fardeau, c'était un sac contenant la somme

de soixante écus en quadrins ou monnaie de cuivre, d'un volume et d'un poids accablants. Le majordome du seigneur Rucello avait jugé plaisant de payer ainsi l'artiste. Celui-ci, sans se plaindre, avait pris le fardeau et il s'acheminait vers son logis, en trompant la fatigue par la douce pensée de la joie qu'on éprouverait à le revoir et du bien-être qu'il apportait aux siens.

Cependant le chemin continuait à se dérouler devant ses pas, l'heure avançait sans que les clochers de Correggio apparussent encore à l'horizon.

Et le courageux Allegri marchait toujours ; pour se donner de la force, il murmurait à demi-voix les noms de ses enfants.

Puis il songeait à l'injustice des hommes ; il évoquait dans sa mémoire les triomphes qu'il avait obtenus, fruits brillants au dehors, mais au dedans remplis d'amertume !

Il regardait le ciel et se disait : « Là est le juge équitable. »

La sueur baignait ses tempes ; ses jambes pliaient sous lui. Il aperçut un arbre et se laissa tomber à l'ombre épaisse du feuillage. Lorsqu'il voulut se relever et reprendre sa marche, il sentit un frisson parcourir ses veines.

« Allons, pensa-t-il, du courage ! Le but n'est plus éloigné. »

En effet, au bout de cinq cents pas, la ville lui apparut, et un quart d'heure après il était sur le seuil de sa demeure.

« O ciel ! s'écrièrent les jeunes filles, vous êtes pâle comme la mort !

— Je suis bien, Marietta, je suis bien. Appelle Pomponio. Voilà cet argent... ce sera une res-

source... si je n'étais plus, mon nom grandirait tout à coup... Alors ma ville natale s'occuperait de votre sort. »

Il s'évanouit en achevant ces paroles.

Le lendemain, Allegri avait cessé de souffrir, — c'est-à-dire d'exister. C'était en 1534. Il n'avait passé que quarante années dans ce monde.

Ce génie aussi modeste que sublime n'a pas même laissé son portrait (1).

Vers la fin de ce même siècle, Annibal Carra- che, en écrivant à son cousin Louis, de Parme, où il peignait pour le maître-antel des Capucins un grand tableau d'après la manière du Corrège, rendait ainsi hommage à la supériorité et au malheur de cet artiste incomparable :

« J'extravague et je pleure malgré moi à la » pensée de la situation où fut ce pauvre Anto- » nio. Un si grand homme, si toutefois ce n'était » point un ange sous la forme humaine, s'est » consumé dans un pays où l'on eût dû l'appré- » cier et le porter aux nues et où il est mort mi- » sérablement... Les tableaux de ce maître sont » sortis de sa pensée et de son entendement. On » voit qu'il a tout tiré de sa tête et inventé par lui. » Il s'appartient tout entier, il est seul original, » tandis que les autres s'appuient tous sur quel- » que chose qui ne leur appartient pas, celui-ci » sur le modèle, celui-là sur les statues, ceux-ci » enfin sur les estampes. »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) On n'a point du Corrège de biographie bien cer- taine : le récit de sa mort n'est venu jusqu'à nous que par une tradition aujourd'hui contestée par M. Villot dans la dernière *Notice des tableaux du Louvre*.

CHARADE EN TROIS TABLEAUX.

PERSONNAGES.

ANTOINE, 25 ans.
LOUIS, son frère, 22 ans.
ANNETTE, femme de Louis, 18 ans.
GERTRUDE, 60 ans.
FLEURETTE, 3 ans.
LE MAIRE DU VILLAGE.
PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène se passe dans le département du Doubs.

PREMIER TABLEAU.

Un vieux pin étend ses branches sombres sur le versant d'une colline. Des chèvres paissent çà et là.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, GERTRUDE.

(*Gertrude file; Antoine nettoie le terrain autour du vieux pin.*)

GERTRUDE. Et c'est par acte notarié que tu leur as fait don de la cabane et du champ ?

ANTOINE, *s'appuyant sur son râteau*. Par acte notarié.

GERTRUDE. Mon Antoine, quand te viendra l'idée de te marier à ton tour, avec quoi entreras-tu en ménage ?

ANTOINE. Et mon amour du travail, donc !

GERTRUDE. L'amour du travail, c'est très-bien ; quelques écus avec, c'est encore mieux.

ANTOINE. Possible.

GERTRUDE. Alors, pourquoi te dépouiller en faveur de ton frère et de sa femme ?

ANTOINE. Dame Gertrude, mon idée n'est point au mariage. N'avez-vous jamais entendu parler des vocations, de ce je ne sais quoi qui vous entraîne ? Moi, dès mon plus bas âge, je m'en suis senti une au cœur : celle de faire toujours, et à tout prix, le bonheur de mon frère, du seul parent qu'il a plu au bon Dieu de me laisser sur cette terre.

GERTRUDE. Et tu n'y as pas manqué, brave cœur.

ANTOINE. Je ne sais si le souvenir de ma mère mourante, mettant un pauvre petit garçon de quatre ans sous ma protection, à moi qui n'en avais que sept, n'y a point contribué; le fait est que, bien qu'il n'y ait que trois ans entre mon frère et moi, je me suis toujours regardé pour lui comme une sorte de mère; et lui, le pauvre gars, n'a jamais manqué de déférer à mes avis, comme s'il se fût ressouvenu des recommandations de la chère mourante.

GERTRUDE. Personne ne peut dire que ce ne soit un honnête garçon.

ANTOINE. C'est un cœur parfait, dame Gertrude. Lorsque lui est venue la grande envie d'épouser Annette, savez-vous que je n'aurais eu qu'à en témoigner quelque déplaisir pour qu'il y renonçât.

GERTRUDE. Tu n'aurais point fait mal.

ANTOINE. Parce qu'ils sont jeunes?

GERTRUDE. Je crois bien, des enfants, dix-sept ans d'une part, et vingt-un de l'autre; trente-huit ans à eux deux!

ANTOINE. Convenez que, depuis un an qu'ils sont en ménage, ces enfants se sont conduits mieux que de certains époux à tête grise.

GERTRUDE. C'est vrai que Louis est un piocheur, et ne connaît d'autre délassement que celui de passer la veillée entre son frère, sa femme et le petit enfant que le bon Dieu leur a donné.

ANTOINE. Et Annette, que de propreté! que de soin! que d'économie!

GERTRUDE. On ne peut pas dire non.

ANTOINE. Que de générosité! croiriez-vous qu'elle refusait la donation?

GERTRUDE. Ils ont fini par l'accepter, pas moins.

ANTOINE. A condition que je ne les quitterais point, et que, si je me mariais, elle serait annulée de droit.

GERTRUDE. Enfin, enfin, m'est avis que, dans cette affaire tu as agi légèrement.

ANTOINE. Sans cette donation, le père d'Annette refusait sa fille; et sa fille était la femme qui convenait à mon frère. Dame Gertrude, si vous saviez quelle satisfaction me pénétrait le cœur en même temps que je signalais! Vrai, le bonheur qu'on donne est le plus vif qu'on ressente. (*Gertrude secoue la tête et ne répond rien.*)

SCENE II.

LES MÊMES, ANNETTE.

ANNETTE, *accourant*. Une nouvelle! Avis est donné aux habitants du village de se réunir, ici, sous le grand pin, le maire va nous y transmettre des ordres qui arrivent de Paris.

GERTRUDE. Sous le grand pin!

ANNETTE. Sous le grand pin.

ANTOINE. Je m'en suis douté, quand ce matin, le maire m'a retenu pour approprier ici à l'entour.

GERTRUDE. Il faut que ça soit quelque ordre bien important. Depuis soixante ans que je suis au monde, je n'ai vu que deux fois les habitants du village convoqués sous cet arbre, qui nous sert de mairie, à nous qui n'en avons pas : lorsque notre bon curé nous fut rendu, et qu'il fut question de se cotiser pour lui remeubler son petit presbytère; puis, en 1814, quand les alliés approchant, vieillards, enfants et femmes durent se retirer à Montbéliard, tandis que les hommes en état de se battre rejoignaient l'armée.

ANNETTE. Qu'est-ce que cela peut être?

SCENE III.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS. Annette, ma bonne femme, retourne au logis; il me semble... oui, je crois être certain que Fleurette pleure. (*Bas à Antoine.*) Il faut l'éloigner d'ici.

ANTOINE, *de même*. Pourquoi?

LOUIS, *de même*. De tristes nouvelles.

ANNETTE, *à son mari*. Tu es pâle, on dirait qu'un grand chagrin t'est survenu.

LOUIS. Mais, non; où vois tu ça?

ANNETTE. Dans le tremblement de tes lèvres; dans la brûlante chaleur de tes mains.

LOUIS. Tu te trompes.

ANNETTE. Tu as quelque chose... Est-ce que ça aurait trait à ce que doit nous dire le maire?

LOUIS. Nullement, ne te mets donc pas la tête à l'envers, ma petite femme, et va-t'en.

ANNETTE. Je ne te quitterai point; il t'arrive ou tu pressens un malheur; ta femme y a droit.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE MAIRE, PAYSANS et PAYSANNES.

GERTRUDE, *se levant*. Le maire!

UN PAYSAN. Chut! écoutons.

LE MAIRE. Mes enfants, nous sommes dans une circonstance grave; le pays a besoin de défenseurs; voici des ordres qui appellent sous les drapeaux les conscrits, mariés ou non, de vingt et un à vingt-cinq ans.

ANNETTE. Grand Dieu!

ANTOINE. Voilà ce que tu voulais lui cacher!

LE MAIRE. Le départ est fixé pour après-demain matin. Sont requis les soldats dont les noms suivent. (*Attention profonde.*) Jean Mathieu, Pierre Dumont, Nicolas Grandchamp, Eustache Laloue, Louis Ferrand.

ANNETTE. Mon mari!... Ce n'est pas possible; on ne peut pas me prendre mon mari... vous n'y consentiriez pas, monsieur le maire. Vous allez écrire, n'est-ce pas? vous allez écrire que Louis Ferrand a femme et enfant; qu'on ne saurait

enlever comme cela le soutien d'un enfant et de sa mère.

LE MAIRE. Ma fille, des milliers d'autres en pourraient dire autant; ton mari doit partir.

ANNETTE. Mon mari doit partir! on l'arrachera de notre maison! on nous laissera seules, ma pauvre petite fille et moi! on en aurait le cœur?

LE MAIRE. Mes amis, le devoir est impérieux; vous ne serez point sourds à son appel; d'ailleurs, n'oubliez pas que les réfractaires sont punis de mort! (*Il se retire, suivi de quelques paysans.*)

SCENE V.

LOUIS, ANNETTE, ANTOINE, GERTRUDE,
PAYSANS.

ANNETTE. De mort!... Le méchant homme! quelles horribles paroles il vous jette à la face! (*Plus bas et d'un air égaré.*) Mais, mourir pour mourir, n vaut-il pas mieux d'abord essayer de se soustraire à cet ordre terrible? Louis, fuyons; emportons notre enfant et fuyons! nous trouverons bien quelque caverne où leurs lois cruelles ne nous atteindront point. Viens!

LOUIS. Pauvre fille!

ANTOINE. Sœur, du calme!

ANNETTE. Du calme! Tu ne ressens donc rien, toi? Je croyais que tu l'aimais; tu ne l'aimes donc pas?

ANTOINE. Je ne l'aime pas!...

ANNETTE. Non, puisque devant une aussi odieuse tyrannie tu ne sais pas te révolter.

LOUIS, avec reproche. Annette!

ANTOINE. Sœur, on est citoyen avant que d'être époux et père.

ANNETTE. Ne parle pas ainsi; c'est affreux, c'est indigne! Il ne partira pas; je ne veux pas qu'il parte; il passera sur mon corps avant que de quitter sa fille et sa maison! Mon Dieu, mon Dieu, vous ne permettrez pas que j'aie cette douleur!

ANTOINE. Peut-être!

GERTRUDE. Que veut-il dire?

ANTOINE. Rentrons. (*Annette étonnée suit son mari et son frère. Gertrude et les autres paysans les regardent avec compassion.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Louis. Un enfant dort dans un berceau, auprès duquel est assise Annette. Porte ouverte conduisant à la chambre à coucher.

SCENE PREMIÈRE.

ANNETTE, ANTOINE.

ANTOINE. Où est le sac de Louis, ma sœur?

ANNETTE, pâle et accablée. Sur le pied du lit, dans la chambre.

ANTOINE. Les yeux rouges; encore et toujours

des larmes; tu ne veux donc point mettre ta confiance dans le bon Dieu?

ANNETTE. Le bon Dieu permet qu'on me prenne mon mari!

ANTOINE. Annette, le vrai chrétien bénit la main qui le frappe!

ANNETTE. Je n'en suis point encore arrivée à ce degré de vertu.

ANTOINE. Foi et courage, chère sœur! (*Il entre dans la chambre à coucher.*)

SCENE II.

ANNETTE, seule.

Foi et courage!... Enfin, peut-être que le Seigneur me donnera cette grâce. (*Bercant l'enfant, qui a un peu crié.*) Dors, petite, dors; pourquoi pleurer? Est-ce que tu comprendrais qu'avant une heure ton père t'aura peut-être donné son dernier baiser?... Oui, son dernier baiser! on sait ceux qui partent, mais sait-on ceux qui reviendront? — Dors, dors; l'âge de souffrir n'est point encore venu pour toi; il viendra, car personne n'en est exempté, et tu ne le seras pas plus que d'autres; c'est le lot commun. Ils disent qu'il faut apprendre à s'y résigner; je ne le voulais pas, moi, mais il l'a fallu; tu feras comme ta mère.

SCENE III.

ANNETTE, ANTOINE, le sac sur le dos.

ANNETTE. Le sac de mon mari sur ton dos!

ANTOINE. Tu vois bien que j'avais raison de t'engager à mettre ta confiance dans le bon Dieu.

ANNETTE, debout. Que veux-tu dire?

ANTOINE. Que le bon Dieu m'a inspiré, et que tu garderas ton mari.

ANNETTE. Louis ne part plus?

ANTOINE. Je lui procure un remplaçant.

ANNETTE. Un remplaçant!... son sac sur ton dos!... C'est impossible; tu ne peux avoir conçu cette idée... toi!... toi!... Est-ce que nous le souffririons? est-ce que nous pourrions accepter ce sacrifice?

ANTOINE. Sœur, quand je me représenterai cette maison, cette chambre, ta fille dans tes bras, ton mari auprès de vous deux; supposé qu'il y eût sacrifice, crois-tu que ce tableau ne me dédommagerait pas au centuple?

ANNETTE. Antoine, tu as l'âme d'un bon ange; tiens, tu me fais pleurer; mais ce sont des larmes d'admiration et non de douleur. (*A son mari qui entre.*) Louis, viens le remercier et le bénir à deux genoux; viens voir la meilleure des créatures que le bon Dieu ait faites; viens empêcher Antoine de partir à ta place.

SCENE IV.

ANTOINE, LOUIS, ANNETTE.

LOUIS. De partir!... Que signifie?.. Et toi, frère,

chaussé de mes guêtres, mon sac sur ton dos!... Te ferais-tu un jeu de ce qui nous navre le cœur? Lequel est fou de nous trois?

ANTOINE. Personne; je pars à ta place, voilà tout.

LOUIS, avec explosion. Mon frère!

ANTOINE. Bon, voilà qu'il pâlit et chancelle; le beau soldat que tu aurais fait!

LOUIS. Mais, je ne veux pas, je ne permets pas; je ne peux pas permettre.

ANTOINE. Il le faut; je t'en conjure au nom de ce qui t'est cher; je te l'ordonne au nom de notre mère!

LOUIS. Toi, que le sort a libéré.

ANTOINE. Justement.

LOUIS. Quitter ton village, tes habitudes, tes amis!

ANTOINE. Ces liens existent pour tous; de plus, tu es époux et père; moi, le goût des aventures me pousse, aucun obstacle ne m'arrêtera.

LOUIS. Antoine, jamais je n'y pourrai consentir.

ANTOINE. On se passera de ton consentement. Si tu parlais, mon pauvre Louis, ma vie se consumerait dans l'inquiétude et le souci; nous serions trois à souffrir : toi, là-bas; Annette et moi ici. Moi, partant, j'ai l'esprit tranquille à votre sujet, et le cœur rempli d'une félicité céleste; tout bénéficie, comme tu vois.

LOUIS. Ta vie entière n'a été pour moi qu'un long dévouement; mais, ce dernier, je le refuse.

ANTOINE. Toutes mes mesures sont prises; j'ai dit la chose à monsieur le maire; je suis équipé; tu m'arracherais l'âme du corps plutôt que tu n'ébranlerais ma résolution; n'y songe plus. Il y a quarante-huit heures que cette idée m'échauffe la tête et le cœur, que je la retourne, que je m'examine et que j'y persiste.

ANNETTE. Cher Antoine!

LOUIS. Ce serait, à moi, un manque de cœur, une lâcheté!

ANTOINE. N'en parlons plus, et n'attristons point, par des larmes, les derniers moments qui me restent. Voyez-vous, mes enfants, je me sens une disposition toute guerrière, et suis capable de revenir ici avec la croix et les galons. Hein! quel honneur pour Fleurette, quand elle dira : mon oncle, le sergent du 86^e! (*Annette et Louis ne peuvent s'empêcher de sourire au milieu de leurs larmes. On entend au loin le son du tambour et du fifre.*)

ANNETTE ET LOUIS. Dieu!

ANTOINE, très-calme. Le départ... Du cœur!

LOUIS. Non, non, non, je ne puis; je ne cache...

ANTOINE. Chut! La mère mourante m'a dit : Protège-le! et à toi : Obéis-lui! Nous marchons dans sa voie. (*Le son se rapproche.*) Adieu, adieu; mon cœur reste ici. Un baiser à Fleurette, que je

retrouverai grande fille; un à toi, Annette, bonne et gentille femme; un à toi, frère. Allons, allons, ne dirait-on pas que je pars pour l'autre monde?... Hum, je vois ce que c'est, jaloux; tu regrettes de me laisser devenir général... ou caporal à ta place; console-toi, je doterai ma nièce. (*Fausse sortie.*) Ah! j'oubliais mon pauvre petit orphelin. (*Il va vers une cage.*) Adieu, petit... Pauvre petite créature! on dirait que le regard de son joli œil noir me dit adieu... Annette, je te le recommande; aies-en soin. (*Bas à Annette.*) Et puis redouble d'amour pour ton mari; ça fera compensation, il ne s'apercevra pas de mon absence. (*Le son augmente de force, les conscrits passent devant la porte de la maison; Antoine s'élance dehors, prend le bras de l'un d'eux et part en envoyant un dernier baiser à Annette, qui lui tend les bras. Louis a le dos tourné et la tête cachée dans les mains; tout d'un coup, lorsque le son s'éloigne, il se lève et veut s'élancer sur les pas de son frère; Annette se jette à ses pieds et lui présente leur enfant.*)

TROISIÈME TABLEAU.

Trois ans après; mêmes décors.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLEURETTE, seule, debout auprès d'une cage; elle menace l'oiseau qui s'y trouve.

Oh! le méchant! oh! le vilain! il m'a pincée; je le dirai à mon oncle, quand il reviendra de la guerre, et il lui coupera le cou avec son grand sabre; ah! mais!...

SCÈNE II.

FLEURETTE, GERTRUDE.

GERTRUDE. Après qui en as-tu donc, petite?

FLEURETTE. Maman Gertrude, c'est le vilain pinson à mon oncle Antoine qui me fait toujours des méchancetés.

GERTRUDE. Parce que Fleurette est toujours à passer ses petits doigts à travers les barreaux de sa cage et à l'agacer.

FLEURETTE. Mais, maman Gertrude, c'est pour jouer, et il me pince! Aussi, voyez-vous, maman Gertrude, je ne l'aime pas du tout, mais pas du tout, ce vilain oiseau; et je lui ferai quelque chose un jour; il verra!

GERTRUDE. Que feras-tu?

FLEURETTE. Ah! je ne veux pas vous le dire.

GERTRUDE. Pourquoi?

FLEURETTE. Parce que vous iriez le répéter à maman.

GERTRUDE. C'est donc mal, que tu veuilles le cacher à ta mère?

FLEURETTE. Aussi, pourquoi maman l'aime-t-elle mieux que moi?

GERTRUDE. Mieux que toi!

FLEURETTE. Oui, maman est toujours à l'em-

brasser, à lui parler; jamais il n'est grondé, jamais il n'a le fouet.

GERTRUDE. C'est qu'il ne le mérite pas. Mais, voyons, conte-moi ce que tu projettes de faire; tu seras une belle mignonne.

FLEURETTE, *avec mystère*. Eh bien, un jour qu'il pleuvra bien fort, bien fort, j'ouvrirai sa cage et le pousserai dehors; comme cela il n'aura plus de maison, ni les caresses de maman.

GERTRUDE. Tu lui ferais peut-être grand plaisir, attendu que les oiseaux aiment mieux les champs que la cage; mais tu causerais une grande peine à ton père et à ta mère. *(Fleurette fait un geste mutin.)* Tu es bien petite, ma Fleurette...

FLEURETTE, *l'interrompant*. J'ai eu trois ans à Pâques, dame Gertrude.

GERTRUDE. Je sais cela; mais tu comprends les choses, ni plus ni moins qu'une fille de dix ans; eh bien, écoute-moi: ton papa allait être soldat, il allait être obligé de quitter ta pauvre mère, qui en aurait eu un grand chagrin, et toi, qui étais si petite, que tu ne parlais ni ne marchais encore; ton oncle Antoine lui dit: Reste; moi, qui n'ai ni petit enfant ni femme, je m'en vais me faire soldat à ta place; seulement, ajouta-t-il en s'adressant à ta mère, ma chère Annette, je vous recommande mon pauvre petit oiseau; aimez-le en souvenir de moi, j'aurai grand plaisir à le retrouver à mon retour.

FLEURETTE. Celui-ci?

GERTRUDE. Oui. Alors, ta mère en prit soin et se mit à l'aimer, non pas comme on aime sa petite fille, mais comme on aime ce qui appartient à ceux qui nous font du bien.

FLEURETTE. Pas comme on aime sa petite fille?

GERTRUDE. Non; une maman aime sa petite fille mieux que tout au monde.

FLEURETTE. Ah!... *(Allant vers la cage.)* Regardez donc, maman Gertrude, regardez-le bec-quotter sa graine; il n'est pas si laid, tout de même. — Petit... petit... Tiens, il ne me donne plus de coups de bec. — Petit... petit... Comme ses yeux sont vifs et jolis! Il faudra que je demande à maman de me le faire embrasser. Ah! mon oncle Antoine est parti soldat à la place de papa!... C'est bien joli d'être soldat, maman Gertrude; j'en ai vu sur des images, des soldats; c'est bien joli.

SCENE III.

LES MÊMES, LOUIS, ANNETTE.

LOUIS, *une lettre à la main*. Un congé! un congé! Il a obtenu un congé!

GERTRUDE. Antoine?

ANNETTE. Notre bon, notre généreux Antoine.

LOUIS. Il nous marque qu'il sera ici très-prochainement; demain, aujourd'hui, peut-être?

FLEURETTE, *bas à Poiseau*. Sois tranquille, pe-

tiot, je ne lui dirai pas de te couper le cou avec son grand sabre.

ANNETTE. Concevez-vous notre bonheur, dame Gertrude?

LOUIS. J'en perds la tête. — Femme je m'en vas tuer un poulet gras, et tirer du vin de dessous les fagots.

ANNETTE. Moi, je vais lui pétrir une de ces petites galettes qu'il aimait tant.

FLEURETTE. Et moi, je vais mettre de l'eau fraîche à son oiseau.

GERTRUDE. Mes enfants, mes enfants, autant que mes vieux yeux me le permettent, j'aperçois là-bas quelque chose de rouge; regardez donc.

LOUIS et ANNETTE. C'est lui!

FLEURETTE. Mon oncle Antoine! *(Louis court au-devant de son frère; Annette, avec sa fille dans ses bras, va en faire autant; les deux hommes entrent.)*

SCENE IV.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, *il les prend tous deux dans ses bras*. Bonjour!... Ah! qu'il fait bon s'éloigner pour goûter les joies du retour!... Chers aimés, chère maison, bonjour!... Bonjour, aussi, dame Gertrude!... Une chaise, mes enfants, une chaise; le bonheur est malsain, faut croire, il m'étouffe. *(On l'entoure et le caresse.)*

LOUIS. Mon bon Antoine!

ANNETTE. Nous te gardons longtemps?

ANTOINE. Huit jours, mes enfants, huit grands jours!

ANNETTE. Si peu!

ANTOINE. Diantre! madame ma belle-sœur, si peu! comme vous y allez! Il m'a fallu être joliment bien dans les petits papiers du capitaine pour obtenir cette permission; c'est qu'on ne les prodigue pas les permissions!

LOUIS, *heureux*. Tu es aimé de ton capitaine?

ANNETTE. De qui ne le serait-il pas?

ANTOINE. Je crois bien qu'il ne m'a pas dit deux mots en sa vie; mais comme je n'ai pas la moindre petite salle de police sur la conscience, le capitaine m'en tient compte.

LOUIS. Des galons!

ANTOINE. Tu sais bien que je devais être général... ou caporal? je ne suis encore que caporal; le reste viendra en son temps; car il faut vous le dire tout de suite, mes enfants, j'ai pris goût au métier et je le garde.

LOUIS. Nous serions éternellement séparés!

ANTOINE. Allons donc! Et la retraite, tu l'oublies. Ma vieillesse s'écoulera au milieu de vous, mes amis; et, si Dieu le permet, mes os reposeront au village natal. — Mais parlons de vous; tout a bon air ici; la maison est plus propre et plus avenante que jamais; les arbres fruitiers du jardin m'ont fait l'effet d'être couverts de

fleurs; quant au champ, je ne me suis pas arrêté à voir ce que tu y avais semé, mais ça m'a paru pousser dru et fort.

LOUIS. C'est de l'avoine, pour le reposer du fro- ment.

ANTOINE. Très-bien!... Et la maman Gertrude, que ces trois ans ont rajeunie!

GERTRUDE. Cher garçon, il voit tout à travers sa joie.

FLEURETTE, *apportant, à grand'peine, la cage du pinson.*) Et ton oiseau, mon oncle Antoine! ton oiseau, que j'aime bien à présent, et que je ne serai plus fâchée de voir caresser par maman, puisque tu l'es fait soldat à la place de papa.

ANTOINE, *prenant la cage des mains de l'enfant.* Que veut-elle dire?

GERTRUDE. Je te l'expliquerai.

ANTOINE. Par l'épaulette d'or que je n'ai pas, mais que j'aurai, c'est mon pinson!

ANNETTE. Oui, mon frère; lui et moi, nous avons souvent jasé des absents.

ANTOINE. Dans ma joie, je l'oubliais. Merci, Annette, ça me fait plaisir de revoir cette pauvre petite bête.

ANNETTE. Et nous, ça nous a fait plaisir d'en prendre soin; c'était nous occuper du meilleur des frères.

GERTRUDE, *bas à Fleurette.* Tu vois!...

FLEURETTE, *très-sérieuse.* J'irai lui cueillir du mouron.

ANTOINE. Frère, j'ai soif, j'ai faim, et bonne envie d'aller avec vous courir un peu le village. (*Mettant Fleurette sur ses genoux.*) En seras-tu, mignonne?

FLEURETTE. Mon oncle Antoine, moi et le pin- son nous ne vous quitterons pas.

ANNETTE, *qui a mis le couvert.* A table! Vous êtes des nôtres, dame Gertrude, placez vous ici; toi, près de moi, Antoine, entre le frère et la sœur, qui, soir et matin, appellent sur ta tête toutes les bénédictions du bon Dieu! (*Antoine, ému, serre vigoureusement les mains de Louis et d'Annette; tous s'asseyent; Fleurette place au- près d'elle la cage de l'oiseau.*)

ADAM BOISGONTIER.

MADemoiselle de LÉZARDIÈRE.

Vers la fin du règne de Louis XV, une jeune fille de seize ans, qui vivait au fond d'un vieux manoir du Poitou, entreprend un travail d'éru- dition qu'aurait à peine osé tenter un savant bé- nédictin. Elle essaye d'écrire la théorie des lois politiques de l'ancienne monarchie française, de- puis son berceau jusqu'au dix-huitième siècle, depuis la législation romaine jusqu'aux édits qui ont réglé les attributions politiques du parlement. Son père, M. de Lézardièrre, regrette parfois de lui avoir donné une éducation trop virile; il vou- drait lui interdire ces investigations laborieuses, la ramener aux travaux de son sexe; il voudrait combattre une vocation qu'il croit erronée; mais Pauline de Lézardièrre se défend avec chaleur; elle a foi en elle-même; elle voit l'utilité du but qu'elle veut atteindre, et elle en espère le succès. Jusqu'à cette époque, rien de satisfaisant n'a été fait sur les lois politiques de la France. Le pou- voir absolu, le clergé, la noblesse, le tiers-état, le parlement ont eu, tour à tour, des panégyristes et des censeurs, mais il ne s'est pas trouvé de pu- bliciste consciencieux qui n'ait cherché que la vérité historique elle-même dans l'étude des sources et du développement de notre droit pu- blic. Cet ouvrage, qui manque à la France, ma- demoiselle de Lézardièrre veut l'entreprendre; elle a la noble ambition d'en doter sa patrie.

Les premiers essais historiques de la jeune fille furent soumis à M. de Malesherbes, au duc de Nivernais, à M. de Brequigny, au bénédictin

don Poirier. Tous admirèrent ces travaux et en apprécièrent l'importance, et les nouveaux pro- tecteurs de Pauline mirent à sa disposition tous les livres, tous les monuments qu'elle pouvait dé- sirer. Vingt ans s'écoulèrent dans ces travaux; mademoiselle de Lézardièrre avait fini la moitié de son gigantesque travail, quand la révolution française éclata. Elle pensa que la publication pouvait en être utile au moment où on mettait en question tous les principes de la monarchie française. Son ouvrage parut en 1792, mais, au milieu des troubles et des violences de cette époque, il n'attira nullement l'attention du public. Ma- demoiselle de Lézardièrre elle-même se préoccupa peu de l'oubli où tomba son travail, car sa pen- sée et ses affections étaient ailleurs. Sa famille, profondément dévouée à la royauté, était mena- cée par la proscription; un de ses frères, qui était prêtre, fut massacré aux Carmes le 2 septembre; sa mère mourut de douleur en apprenant l'arrêt de mort rendu contre Louis XVI; son père fut ar- rêté comme suspect. On lui imputait à crime de ce que deux de ses fils, Paul et Sylvestre, ser- vaient en Vendée sous l'étendard de la Roche- jacquelein. A la nouvelle du danger qui menaçait leur père, ces nobles jeunes gens accoururent, et vinrent se constituer prisonniers. Sur leur de- mande, leur père fut élargi, et ils eurent la gloire et le bonheur de mourir à sa place.

M. de Lézardièrre, désespéré, s'envelopa dans une profonde retraite avec sa fille Pauline. Un

de ses fils, Joseph, officier d'infanterie, avait émigré; le plus jeune, Charles, combattait en Vendée; fait prisonnier, il dut son salut à l'intervention d'un soldat. Au moment où on le menait devant ses juges, ce soldat le reconnait, court vers lui, l'embrasse, et s'écrie : « S'il meurt, je veux mourir avec lui ! » Le conseil de guerre ne condamna le *rebelle* qu'à la déportation; traîné de prison en prison, il parvint à s'évader.

Ces malheurs domestiques avaient vaincu les forces de mademoiselle de Lézardièrre. Elle renonça à ses travaux; elle ne demanda plus à la vie qu'une obscurité paisible; elle renonça à la gloire qu'elle avait espérée, elle voulut vivre oubliant et oubliée. Après la mort de son père, elle se retira au château de la Proutière, en Vendée, auprès de son frère Joseph, qui, au retour de l'émigration, avait été réintégré dans une partie de ses biens. C'est là qu'elle vécut pendant trente-cinq ans, livrée aux bonnes œuvres et aux pratiques d'une piété fervente, n'étant pas distinguée en apparence de la bonne femme du voisinage qui priait auprès d'elle dans l'église du village, et puisant dans la religion le soulagement aux profondes douleurs qui avaient empoisonné sa vie.

Mademoiselle de Lézardièrre mourut à l'âge de quatre-vingt et un ans, en 1835, pleurée par les pauvres qu'elle avait si tendrement aimés. Depuis sa mort, la réputation de cette humble

femme a grandi; une nouvelle édition de son ouvrage : *Théorie des Lois politiques de la monarchie française*, a paru sous les auspices de MM. Guizot et Villemain, et, d'après les hommes compétents, on trouve daps ce livre tout à la fois une érudition profonde, une sagacité rare, des idées neuves, une logique puissante et serrée. M. Augustin Thierry, notre illustre historien, s'exprime en ces termes sur l'œuvre de mademoiselle de Lézardièrre : « Le travail de mademoiselle de Lézardièrre » est complet, ingénieux, souvent même plein de » sagacité. Elle paraît douée d'une remarquable » puissance d'analyse; elle cherche et pose toutes » les questions importantes, et ne les abandonne » qu'après avoir épuisé en grande partie les questions qui s'y rapportent. Il ne lui arrive guère » de se tromper sur le sens et la portée des documents qu'elle met en œuvre, etc. »

Nous avons voulu au moins, mesdemoiselles, vous faire connaître le nom de cette noble femme, qui consacra ses talents à la gloire de son pays, et que les dons du génie de l'ordre le plus élevé n'éloignèrent pas de la pratique des devoirs ordinaires de la vie. La pieuse et modeste histoire de mademoiselle de Lézardièrre peut être pour toutes, un exemple; — pour quelques-unes, une leçon.

E. R.

FARGUES.

I. — L'HOSPITALITÉ.

C'était par une sombre et pluvieuse soirée de l'an 1662. La chasse du roi s'était prolongée très-longtemps dans la forêt de Saint-Germain, et la nuit et le mauvais temps avaient dispersé les chasseurs. Quelques jeunes seigneurs, après s'être vainement efforcés de regagner la suite royale, en se guidant sur les aboiements de la meute et sur les bruits lointains du cor, reconnurent qu'ils s'étaient égarés au plus profond de la forêt, et que, par cette nuit sans lune et sans étoiles, il leur devenait impossible de retrouver leur chemin. Gais, jeunes, insoucians, ils s'amuserent de l'aventure; mirent la bride sur le cou de leurs chevaux fatigués, et pendant deux heures ils errèrent dans les halliers sans trouver même la hutte d'un charbonnier ou la cabane d'un bûcheron. Enfin, l'un d'eux, c'était le comte de Guiche, s'écria : « Messieurs, je vois poindre une lumière ! » Ils regardèrent, et virent en effet une lumière tremblotante et lointaine. La pluie commençait à tomber, et rendait plus vif le désir du souper et du gîte; ils pressèrent leurs chevaux, atteignirent une allée droite qui les conduisit hors de la fo-

rêt, dans une plaine où s'élevait, solitaire, une grande maison dont les fenêtres étaient encore éclairées, en dépit de l'heure avancée. « C'est un conte de fées, dit l'un d'eux — Ou un roman de chevalerie, s'écria un autre. — Frappons ! — Donnons du cor... » Pendant qu'ils parlaient, le duc de Lauzun, plus positif, s'était avancé, et il frappait à la porte à l'aide du pommeau de sa cravache : « Qui est là ? demanda une voix du dedans. — Cinq gentilshommes de la suite du roi, égarés à la chasse, et qui demandent l'hospitalité. »

On parut se consulter, et après un court délai, la porte s'ouvrit. Lauzun passa le premier, ses compagnons le suivirent; ils entrèrent dans une cour vaste et entourée d'arbres; deux valets, des torches à la main, les conduisirent vers le perron. Là, les jeunes gens sautèrent à bas de leurs chevaux, qui furent aussitôt menés à l'écurie, et ils entrèrent dans un beau vestibule bien éclairé et orné de quelques tableaux représentant des chasses et des paysages. Le maître de la maison vint au-devant d'eux; c'était un homme d'un âge mûr et d'une figure imposante et digne. Il témoigna à ses hôtes, qui se nommèrent, le plaisir qu'il

éprouvait à les recevoir, et sans cérémonie, sans empressement, avec les manières du meilleur monde, il les conduisit au salon, qui était meublé richement et annonçait à la fois l'opulence et le goût du propriétaire. Non loin de la cheminée, auprès d'un métier à broder, était assise une très-jeune fille, dont les jeunes seigneurs admirèrent en silence la physionomie aimable et candide. Elle les salua sans embarras, avec la douce simplicité de l'enfance, et, sur un mot de son père, elle se rassit à son métier, pendant que le maître du logis soutenait l'entretien avec autant d'aisance que de politesse. Au bout d'une demi-heure, on vint annoncer que le souper était servi, et l'on passa dans la salle à manger, où un couvert élégant et une chère abondante et délicate attendaient les chasseurs affamés. Ils s'assirent, surpris et charmés du luxe et de la bonne grâce de cette hospitalité, et curieux aussi de connaître le nom de leur hôte. La table pliait sous le poids d'une magnifique argenterie, mais tous remarquèrent que cette vaisselle ne portait ni chiffre ni armoiries; les valets n'avaient point de livrée, et l'on ne voyait rien qui pût faire deviner ni le nom ni le rang du maître de la maison. Cependant, au dessert, le comte de Lude, enhardi par quelques verres d'un généreux vin de Bourgogne, dit vivement : « Voilà la plus aimable soirée que j'aie passée de ma vie; il n'y manque qu'une chose, c'est de connaître le nom de notre hôte. — Le nom fait peu en cette affaire, répondit celui-ci; cependant, monsieur, je veux vous satisfaire. Je me nomme Courson. — Courson, tout court? » s'écria étourdiment le comte de Guiche. Il ne reçut point de réponse; M. Courson fit passer une bouteille d'autre vin, et après quelques paroles échangées, les jeunes gens fatigués furent conduits dans leurs chambres à coucher, où d'excellents lits les attendaient et où ils furent servis avec autant de respect que d'empressement par les nombreux valets de leur hôte.

Au matin, ils se réunirent, et en attendant le déjeuner et le moment de prendre congé de M. Courson, ils allèrent se promener dans un vaste jardin que l'automne avait déjà dépouillé de ses ombrages. Ils allaient devisant, causant de leur aventure, de leur hôte, de l'espèce de mystère qui semblait répandu autour d'eux, lorsque leur attention fut surprise par une voix de femme, éclatante et belle, qui semblait sortir d'une longue charmille dont les murailles de verdure faisaient l'ornement du jardin. Cette voix chantait sur un air bizarre un de ces refrains populaires, appelés *Mazarinades*, en vogue au temps de la Fronde :

C'est un tigre affamé de sang
Que ce brave comte de More;
Quand il combat au premier rang,
C'est un tigre affamé de sang.

Il ne s'y trouve pas souvent,
C'est pourquoi Condé vit encore,
C'est un tigre affamé de sang
Que ce brave comte de More.

Elle s'interrompit, et reprit sur un ton mélancolique et bas :

J'ai perdu ma tourterelle,
Est-ce point elle que j'oy?
Je veux aller après elle...
Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi.

Et puis, elle reprit avec vivacité le refrain de la mazarinade.

Les jeunes gens, d'un mouvement commun, coururent vers la charmille; ils y pénétrèrent par un arc de verdure, et se trouvèrent en face de celle qu'ils cherchaient. Sur un banc rustique était assise une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, qui, en les voyant, s'avança aussitôt vers eux, et leur fit une révérence profonde et gracieuse. Son visage gardait les traces d'une rare beauté, mais son regard, son sourire même portaient dans l'âme de l'observateur une irrésistible impression de tristesse et de pitié, tant ce regard exprimait de douleur, tant ce sourire contrastait avec l'abattement de ses traits. Elle tenait à la main une espèce de nœud de paille qu'elle semblait regarder avec complaisance : « Vous cherchez mon père, messieurs? dit-elle. Il est, je pense, au salon de compagnie... il reçoit maintenant... et pourquoi pas? on n'a plus besoin de se cacher désormais : le Mazarin est mort. Entrez donc, messieurs; mon père, M. de Fargues, vous recevra avec joie... Sans doute, vous êtes du parti de M. le Prince?... Mais vous revenez du combat, peut-être... On se bat à la porte Saint-Antoine... O mon Dieu! épargnez-nous! »

A ces derniers mots, proférés avec une expression d'anxiété mortelle, succéda un transport de gaieté plus navrant encore; elle chanta de sa belle voix vibrante, douce et sonore, tout en ajoutant à son corsage le nœud de paille, la villanelle que fredonnait le Balafre quelques heures avant sa mort :

Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira!

« Eh quoi! reprit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas plus gais, messieurs? Les princes et le parlement triomphent : nous sommes victorieux, et bientôt on verra de belles noces en l'église Saint-Méry. Mais, sainte Vierge! qu'avez-vous donc, mon frère? et vous... mon cousin! pourquoi si pâles? »

Elle fut interrompue à ce mot par la jeune fille que le duc de Lauzun et ses compagnons avaient vue la veille. Elle accourait, suivie de deux femmes, émue et toute hors d'haleine : « O ma sœur! s'é-

cria-t-elle, ma pauvre Diane! Viens, rentrons au logis, viens avec moi... »

Diane résistait, mais sa sœur se jeta à son cou, la couvrit de larmes et de caresses, et l'entraîna doucement hors de la charmille. On entendit la voix de la pauvre insensée, qui modulait encore un de ses airs favoris, et une des femmes restée en arrière dit aux jeunes seigneurs, comme pour l'excuser : « La pauvre demoiselle a perdu la raison aux jours où l'on se battait dans Paris; elle a perdu à la porte Saint-Antoine son frère et un sien cousin, auquel elle était fiancée... Depuis ce temps-là, elle ne prend plaisir qu'à répéter les chansons des frondeurs et à faire des nœuds de paille, tels qu'en portaient les ennemis du cardinal... C'est grande affliction pour monsieur et pour mademoiselle Geneviève... »

II. — LE CERCLE DE LA REINE.

La cour de Louis XIV était alors dans tout son éclat. Les guerres désastreuses, les malheurs publics, la ruine du peuple, les infortunes de la maison royale, étaient cachés encore sous les voiles obscurs de l'avenir; le roi était jeune, brillant, heureux, entouré d'une noblesse polie et lettrée, qui n'aspirait qu'à lui plaire; il goûtait les plaisirs de son âge sans négliger les devoirs et les travaux qu'à la mort de Mazarin il avait courageusement embrassés, et la splendeur qu'il aimait le suivait, en quelque lieu qu'il fixât sa demeure. A Saint-Germain, le cercle était nombreux; la reine-mère, Anne d'Autriche, le présidait avec la dignité aimable et fière qu'elle portait en toutes ses actions. A ses côtés, timide et sérieuse, était assise la jeune reine, épouse de Louis XIV; les duchesses occupaient leurs tabourets; un grand nombre de femmes, éclatantes de parures, étaient debout, et derrière elles un cercle nombreux d'hommes, en qui revivaient les noms les plus illustres de la monarchie. L'aventure du comte de Guiche et de ses compagnons faisait le sujet de l'entretien; le roi lui-même s'en amusait, et se faisait raconter les merveilles de la réception, la bonne chère, l'opulence et la politesse du maître du logis. « Mais enfin, dit-il, comment se nommait votre hôte? — Fargues, vicomte de Courson, sire, » répondit le marquis de Vardes. A ce nom, la figure riante de Louis XIV s'obscurcit soudain; ses sourcils se froncèrent, et il tourna les yeux vers la reine-mère, qui avait comme lui changé de visage. Il reprit la parole, et, cherchant des yeux le chancelier Séguier, il lui dit d'un ton sévère : « Comment Fargues est-il si près d'ici? — Je l'ignore, sire. — Vous le saurez, monsieur, et m'en rendrez compte. »

Ces paroles, le changement de visage du roi, répandirent dans le cercle un froid glacial; il semblait qu'un esprit de gêne et de contrainte eût soufflé soudain sur l'assemblée; les jeunes

seigneurs, cause involontaire de ce trouble, s'éclipsèrent parmi les groupes des courtisans; l'un d'eux, le marquis de Tréville, plus troublé que les autres, s'approcha du duc de la Rochefoucault, et, après quelques paroles échangées, il lui dit avec une gaieté qui déguisait mal son inquiétude : « Nos paroles ont eu le pouvoir de la tête de Méduse; elles ont jeté la consternation dans le cercle; mais quel est le motif de ce froid, de ce silence? — Mon cher marquis, vous avez prononcé un nom qui sonne très-mal céans; Fargues fut un déterminé frondeur; il prit part à tous les mouvements contre la cour et contre le cardinal Mazarin, et, qui pis est, il a écrit, il a signé un pamphlet contre la reine-mère. Ce sont offenses qui ne s'oublient guères. — Mais, grand Dieu! que pourrait-il arriver à ce malheureux? L'amnistie n'a-t-elle pas tout effacé, et les plus hardis frondeurs ne sont-ils pas aujourd'hui fort bien en cour?... »

Et le regard de Tréville, après s'être arrêté sur le duc de la Rochefoucault, parcourut le cercle, où se trouvaient, souvenirs vivants de la rébellion, le grand Condé et mademoiselle, l'épée et le drapeau de la Fronde. « Il est vrai, mais la vengeance est un mets si doux! Pourtant, se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau de son ennemi; la lui pardonner, c'est s'élever fort au-dessus de lui. »

Peu de jours après, le bruit se répandit que le vicomte de Courson venait d'être arrêté par ordre du parlement, et qu'il était enfermé dans les prisons de la Conciergerie.

III. — LE PREMIER PRÉSIDENT.

Auteurs innocents de ce grand désastre, les gentilshommes qui avaient été si bien reçus chez le malheureux Fargues employèrent noblement leur crédit auprès du roi pour obtenir sa délivrance; mais leurs efforts furent inutiles, et craignant de compromettre leur faveur, ils renoncèrent à cette poursuite vaine; un seul persista : c'était le marquis de Tréville. L'image du vicomte de Courson, celle de ses filles, l'une si aimable, l'autre si malheureuse, le poursuivaient partout; il se demandait ce que faisait le malheureux père dans sa prison et les deux filles dans cette demeure hospitalière, où il avait apporté ruine et désolation, et tourmenté par ces pensées qui s'attachaient à lui comme un remords, il se résolut à voir le premier président, auquel l'attachaient quelques liens de parenté, et à lui recommander l'affaire du vicomte de Courson.

Introduit auprès du sévère Lamoignon, le jeune homme lui exposa franchement le but de sa visite : « Si Fargues meurt, lui dit-il, j'en emporterai le remords au tombeau, ce sera un souvenir sanglant qui me poursuivra toujours! Mais, ce

me semble, la loi elle-même n'a pas de droits sur sa vie : l'amnistie de 1652 ne l'a-t-elle pas absous ? n'a-t-elle pas effacé la mémoire de tout ce qui s'est passé en ces temps de révolte ? Pourquoi, seul, serait-il excepté de la grâce royale qui a couvert ses complices ? M. le prince de Condé n'est-il pas à la tête de nos armées ? Mademoiselle n'a-t-elle pas repris son rang à la cour ? le duc de la Rochefoucault n'est-il pas dans l'intimité du roi ? le coadjuteur ne vit-il pas paisible et respecté ? Si les chefs de la rébellion ont trouvé grâce et pardon, pourquoi donc inquiéter ceux qui n'ont fait que les suivre et leur obéir ? est-ce là de l'équité ?

— Monsieur le marquis, répondit froidement le magistrat, connaissez-vous le crime pour lequel M. de Courson est traduit devant les fleurs de lis ?

— N'est-ce pas pour sa participation à la Fronde, pour je ne sais quel pamphlet contre la reine régente ?

— Ce fut une offense grave, et Dieu même veut qu'on respecte la dignité des souverains, mais l'amnistie a couvert ces fautes, et c'est d'un autre délit contre les lois du royaume que Fargues est accusé.

— Quel est ce délit ?

— Un duel où il tua son adversaire. »

Le marquis pâlit à ce mot ; il connaissait la rigueur des édits qui naguère avaient conduit Boutteville à l'échafaud. « Vous ne me demandez pas le nom de cet adversaire ? continua Lamoignon en le regardant fixement. Celui qui a succombé, monsieur, c'était votre père, et les lois du royaume vont venger le sang que Fargues a répandu. »

Tréville, à ces mots, était tombé sur un siège et il se cachait le visage, accablé sous le poids de la surprise et de l'émotion. Après un long silence il dit enfin : « Voilà donc ce nom que ma mère m'a toujours caché ! Je savais que mon père était mort en combat singulier, mais j'ignorais le nom de son adversaire ; ma mère, si tendre et si chrétienne, craignait que je ne voulusse venger cette mort... — Eh bien ! monsieur, les lois feront ce que vous ne pouvez faire... le sang payera le sang... celui qui frappe par l'épée périt par l'épée... »

— Il m'en souvient, reprit Tréville, ma mère m'a répété bien des fois qu'au lit de mort, succombant à ses blessures, mon malheureux père avait ordonné qu'on ne poursuivît pas son meurtrier... Il demandait grâce pour lui au nom du salut de son âme, et il m'a légué le pardon comme un commandement exprès, comme une volonté suprême et dernière, et c'est au nom de mon père que je demanderai grâce. — Cette grâce, il ne dépend pas de moi de vous l'accorder, monsieur, et fût-elle entre mes mains, peut-être ne vous l'accorderais-je pas ; car ainsi que le grand

cardinal de Richelieu, je regarde le duel comme la plaie saignante de l'État...

— Monsieur, je solliciterai cette grâce de celle qui, moins offensée que moi, a le pouvoir de pardonner, et je satisferai à la générosité de mon père mourant en tâchant de sauver son ennemi.

— Faites, Monsieur, et que Dieu vous ait en garde. »

Le même jour, le marquis de Tréville écrivit à sa mère, retirée dans ses terres en Bourgogne, et la supplia de venir sans délai à Paris.

IV. — ANNE D'AUTRICHE.

La douairière de Tréville avait longtemps vécu à la cour, dans l'intimité de la reine-régente, dont elle partageait l'amitié et la confiance avec madame de Motteville, madame Duplessis-Bellière, la marquise de Navailles, et quelques autres femmes distinguées par leur esprit et leur vertu ; mais lorsque la reine eut triomphé de ses ennemis, lorsqu'elle n'eut plus de peines à verser dans le sein des amies fidèles et dévouées qui avaient pris part à toutes ses disgrâces, alors madame de Tréville, depuis longtemps désabusée des choses humaines, quitta Paris, se retira sur ses terres en Bourgogne, et ne vécut plus que pour Dieu et pour les pauvres. Mais dès qu'elle eut pris lecture de la lettre de son fils, elle n'hésita pas à se mettre en voyage ; et aussitôt arrivée, elle se rendit au Louvre. La reine-mère la reçut sans délai, et lui témoigna vivement la joie qu'elle éprouvait à revoir la compagne de ses jeunes années et de ses jours d'infortune : « Tout est changé, madame, lui dit-elle, et vous retrouvez puissante et heureuse celle que vous avez vue fugitive et poursuivie par des rebelles et des ingrats. — Je le sais, Madame, et chaque jour, dans ma solitude, j'ai béni Dieu des heureux succès qu'il accordait au roi, et de la gloire dont il comblait Votre Majesté. — Et vous n'êtes pas venue nous féliciter, madame de Tréville ; vous n'aimez donc vos amis que dans l'infortune ? — Votre Majesté me comble de bontés, et c'est, persuadée de sa bienveillance que je suis venue à la cour, afin de solliciter du roi une grâce qui me tient grandement au cœur. — Parlez, marquise, mon crédit vous est tout acquis. — Eh bien, madame, souffrez que j'invoque votre puissante entremise auprès du roi, votre auguste fils, afin d'obtenir la vie du malheureux Fargues, condamné à mort par arrêt du parlement. — Fargues ! marquise ! y songez-vous ! connaissez-vous les offenses dont cet homme est coupable ? — Je les connais, madame, mais je connais aussi les sentiments chrétiens dont Votre Majesté est animée. — Mais, vous-même, ajouta la reine en rassemblant ses souvenirs, vous qui intercédez pour lui, n'est-ce pas Fargues qui a frappé votre mari d'un coup mortel ? — Il est vrai, madame, il est vrai, et son nom rouvre au fond de mon

cœur une plaie qui ne sera jamais fermée. J'ai perdu par sa main un ami que je chérissais de toutes les puissances de mon âme; sa fatale épée a fait de moi une veuve, et de mon fils un orphelin, et peut-être que si je n'écoutais que la nature, la vengeance aussi me serait douce, mais une autre voix me parle et me conseille... Mon époux survécut de quelques jours à ses blessures, et pendant ce temps la grâce de Dieu parla si fortement à son âme, qu'il me commanda, sur toutes choses, de ne révéler à personne le nom de son adversaire, et surtout de ne jamais le faire connaître à son fils, de ne poursuivre en aucune manière la punition de sa mort, et de faire à son meurtrier tout le bien que que je pourrais... Mes mains serrées dans ses mains mourantes, en présence de Dieu qui nous écoutait, je jurai de lui obéir, et il parut trouver dans ma promesse le gage d'un bonheur éternel... Il mourut tranquille... je lui ai obéi en me taisant, je lui obéis encore en demandant à Votre Majesté la vie de ce malheureux... — C'est chose impossible! — Oh! madame, ne parlez pas ainsi! ne lui ôtez pas la voie et le temps du repentir! Il a eu le malheur de vous offenser, il a commis sur la personne de mon mari un crime que nos lois punissent avec rigueur; mais la clémence appartient aux souverains, vous pouvez lui rendre le roi favorable... Parlez, madame, dites un mot de grâce et de pardon! je vous en conjure par la miséricorde de ce Dieu qui aujourd'hui vous comble de prospérités, qui a mis votre fils sur le trône et vos ennemis à vos pieds! Grâce pour un malheureux! Le temps nous échappe, bientôt sonnera l'heure où nos bonnes œuvres seules nous défendront d'un jugement terrible... Oh! madame, pensez-y! »

La marquise s'était jetée aux genoux d'Anne d'Autriche et les tenait embrassés. La reine, émue par cet appel, émue par les sentiments religieux dont elle était pénétrée, releva son amie et lui dit : « Vous serez satisfaite. » Elle sonna : son premier écuyer, Beringhen se présenta : « Vous allez me suivre chez le roi, » dit-elle.

Au même instant, on entendit une certaine rumeur qui venait de la rue et des quais qui bordent la Seine. « Qu'est-ce? » demanda Anne d'Autriche. « C'est, madame, le populaire qui s'en revient de la place de Grève, où l'on vient de décapiter, par arrêt du parlement, M. de Fargues, vicomte de Courson. »

La reine, à ces mots, pâlit, et la marquise de Tréville, profondément émue, versa des larmes : « Trop tard! trop tard! s'écria Anne d'Autriche. O Seigneur! ne m'imputez pas ceci à péché... toute ma vie je prierai, je ferai prier pour l'âme de ce malheureux... Quel repentir la vengeance traîne après soi! Ah! marquise, que n'ai-je pardonné ainsi que vous l'avez fait! »

Le soir du même jour, la douairière de Tréville se rendit aux Filles de Sainte-Marie, où une personne charitable avait conduit les enfants du malheureux Fargues après l'arrestation de leur père. Elle fut reçue à la grille par la supérieure, à qui elle exposa le but de sa visite. « Hélas! Madame, lui dit cette religieuse, ces enfants nous navrent de douleur. Geneviève est inconsolable, quoiqu'elle ignore encore le sort de son père; elle est en ce moment entourée de nos sœurs, qui s'efforcent de la préparer à la fatale nouvelle, et de la tenir éloignée du lit où sa sœur est prête à rendre le dernier soupir. — Quoi! Diane! — Oui, madame, cette malheureuse enfant a recouvré une lueur de raison en voyant son père emmené par les exempts, en entendant les sanglots de sa sœur, mais ses forces étaient usées, et lorsqu'on nous l'a amenée, elle touchait à la fin d'une vie si cruellement éprouvée. Dieu, ce père de toute miséricorde, lui a rendu quelques intervalles de raison, pendant lesquels elle a pu se préparer à la mort; mais depuis hier ses forces ont rapidement diminué, elle touche à sa dernière heure, et son esprit, perdu en ses rêveries, ne reconnaît plus personne... C'est une âme éprouvée, une âme innocente que le Seigneur va rappeler à lui... — Ne pourrai-je pas voir cette pauvre enfant? — Je vais faire ouvrir la porte de clôture, madame, et j'aurai l'honneur de vous conduire vers elle. »

C'était un déchirant spectacle. Diane de Fargues était expirante, mais dans ce terrible passage son esprit errait encore loin d'elle et se repaissait d'images absentes et chéries. Elle chantait d'une voix plaintive et brisée, des airs anciens qu'elle avait entendus pendant son enfance :

« En un cruel orage

On me laisse périr :

Et courant au naufrage,

Je vois chacun me plaindre et nul me secourir. »

Une religieuse, à genoux auprès de son lit, voulut lui parler : « Laissez-moi, dit-elle, pourquoi me troubler? Ne voyez-vous pas que je parle à ceux qui étaient partis depuis longtemps? mon père, mon frère, mon cousin! nous nous retrouvons... Je vais aller avec eux au pays dont ils viennent... »

Elle reprit d'une voix étouffée :

« Mort que tant de fois j'appelle,

Prends ce qui se donne à toi.

J'ai perdu ma tourterelle,

Je veux aller après elle... »

Elle s'interrompit... ses mains erraient sur la couverture avec le geste familier aux mourants; elle regardait fixement devant elle : « Mourir,

dit-elle enfin, oui, c'est là ce qu'il me faut ! il me semble que les autres sont morts... alors pourquoi vivre?... la terre est un lieu de bannissement...

Elle se tut ; de longs soupirs coupaient les périodes de sa voix brisée ; elle joignit les mains, et chanta la strophe mélancolique du *Salve Regina* :

Ad te clamamus, exules, filii Evæ ; ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle...

Sa voix expira sur ses lèvres ; une gravité solennelle se répandit sur ses traits... les religieuses priaient et pleuraient : l'une d'elles, inclinée sur le lit, se releva et dit : « Prions, mes très-chères sœurs ; l'âme de cette pauvre enfant est devant Dieu. »

Madame de Tréville pria longtemps avec les religieuses ; de l'oratoire domestique où on l'avait conduite, elle entendait les déchirants sanglots de Geneviève, qui, prosternée dans la chapelle, venait d'apprendre que son père et sa sœur n'étaient plus, et exhalait devant Dieu les douleurs de son âme accablée par tant de malheurs. « Ma mère, dit enfin la marquise à la vieille supérieure, je vous confie mademoiselle de Courson ; elle n'a ni parents ni fortune, car tous ses biens ont été confisqués, mais, selon mon pouvoir, je lui tiendrai lieu de ce qu'elle a perdu. Voici une somme d'argent pour elle, en voici une autre que je destine à faire célébrer des messes pour le repos de l'âme du marquis de Tréville, mon mari, du malheureux Fargues et de sa fille Diane. Je laisse ceci à vos soins, mais que Geneviève sache bien qu'elle n'est pas abandonnée. »

La marquise de Tréville survécut peu à l'accomplissement de cet acte généreux : au lit de mort, elle supplia son fils de regarder Geneviève comme une parente et une sœur, et de lui accorder tous les soins, tous les secours dont il pourrait disposer. Le jeune homme obéit, mais il alla peut-être au delà des intentions de sa mère. Geneviève devint sa femme ; il quitta la cour et se retira avec elle en Bourgogne. Leur mariage fut heureux, mais de brève durée. Le marquis, qui, en abandonnant la cour, n'avait pas délaissé les drapeaux, périt vaillamment au siège de Dôle, en 1668. Il laissait à sa femme un fils unique, qu'elle éleva dans le deuil et les larmes, et qui, semblable à son père, fut enlevé par une mort prématurée. Il servait sous les ordres de Catinat, et il fut trouvé parmi les morts à la bataille de Staffarde.

Le coucher du roi était très-brillant ; on s'entretenait avec joie de cette brillante victoire, qui avait si peu coûté à la France : « Bien peu de gentilshommes y ont péri, dit le maréchal de Lorges ; on ne peut guère citer que le jeune marquis de Tréville. — Tréville ? dit le roi. — Oui, sire, un gentilhomme de la Bourgogne, dont le père était fort à la cour autrefois. — Sa mère était Fargues de Courson, ajouta le vieux duc de Duras, fille d'un père décapité en place de Grève. »

Ce mot réveilla les souvenirs du roi ; il changea de visage : « Que Dieu fasse paix à tous les morts ! dit-il. On écrira de ma part à la douairière de Tréville une lettre de condoléance ; son mari et son fils étaient de vaillants serviteurs de l'État, qui ont couvert les fautes de son père. »

EVELINE RIBBECOURT.

LA CROIX.

Pour invoquer ton nom quand mon regard s'élève,
Dieu martyr, à ta croix où ton sang a coulé ;
Quand je vois ton flanc nu traversé par leur glaive
Et ton front pâissant de souffrance accablé...

Quand je rêve à ton ciel, la divine patrie,
Où les élus verront ta gloire et tes splendeurs ;
Me souvenant qu'un Dieu nous conquiert cette vie
En s'abreuvant aux flots des mortelles douleurs,

Je me sens tressaillir ; dans un élan suprême,
Mon âme vole à toi ; mon cœur est enivré ;
Et devant cette croix, notre signe adoré,
Je me prosterne, ô Christ ! et tremblante... je t'aime !

ÉLISA THIRIAT.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Je naquis d'une famille illustre et puissante ;
Je montai sur le trône de France ; je fus régente,
Je vis régner mon fils, et mes trois filles épou-
sèrent des souverains. Cependant la France étant
heureuse et prospère, je fus bannie et je mourus
dans l'indigence. Qui suis-je ?

ECONOMIE DOMESTIQUE.

Mayonnaise. — Prenez des morceaux de volaille rôtie et froide, dressez-les en rond sur un plat, avec un cordon d'œufs durs coupés en quatre, filets d'anchois, câpres, fines herbes hachées ; au milieu, dressez des cœurs de laitues. Mettez deux jaunes d'œufs dans une terrine, avec un peu de jus de citron, poivre, sel. Mêlez bien, et ajoutez, par très-petites portions, deux cuillerées d'huile d'olive, en continuant de tourner. Le mélange étant bien fait, ajoutez encore un peu de jus de citron, et versez cette sauce sur votre volaille. On prépare ainsi les mayonnaises de poisson et de homard.

Crêpes. — Prenez un litre de belle farine, délayez avec du lait, six œufs, blanc et jaune, un

petit verre d'eau-de-vie ou de rhum, une pincée de sel, jusqu'à la consistance d'une bouillie. Ajoutez-y une cuillerée de levure de bière. Couvrez d'une serviette et tenez dans un lieu chaud. Lorsque la pâte sera montée, mettez dans la poêle gros comme une noix de beurre, versez-y une demi-cuillerée à pot de pâte que vous étendrez très-mince sur le fond de la poêle, faites frire et servez chaud.

Filets de sole. — Dépouillez des soles de leur peau, levez-en les filets que vous ferez mariner une heure dans du jus de citron, avec persil, tranches d'oignons, sel, poivre. Faites les égoutter, trempez-les dans la farine, faites frire et servez sous une sauce tomate.

CORRESPONDANCE.

Ne pas te parler de Longchamps, ma chère amie, serait peut-être à tes yeux un crime de lèse-mode. Mais que t'en dirai-je ? Les uns assurent qu'il est mort, bien mort ; d'autres qu'il est ressuscité. Entre ces deux alternatives, tu t'imagines sans doute que je choisirai la seconde, car tu me sais en humeur de résurrection... Eh bien, tu te trompes, et si tu crois que je vais te faire une élégie sur le Longchamps de nos mères ou plutôt de nos grand-mères, tu te trompes encore... Mon Longchamps n'est ni mort ni vivant, il a un pied dans la tombe et l'autre sur terre, il pleure d'un œil et rit de l'autre. Longchamps, tu le sais, doit commencer un mercredi ; mais qui aurait le mauvais goût d'y venir un premier jour, surtout quand un spectacle plus intéressant et plus nouveau nous attend au Champs-de-Mars ?.. Des troupes françaises passées en revue par des généraux anglais ! n'est-ce pas là un fait assez rare dans les annales de notre pays pour qu'on se sente désireux d'en voir quelque chose ? Aussi comme la foule se presse de ce côté, en dépit de la pluie qui vient de se rappeler, fort mal à propos, que depuis longtemps on la réclame ! Moi-même, malgré mon horreur de la boue et des rues, je prends résolument le bras de mon père, et je me glisse parmi les curieux. Ce que je voulais, ma chère, ce n'était certainement pas admirer les évolutions militaires, car je t'avoue que je n'y comprends pas grand-chose, mais voir de près les chefs de l'expédition d'Orient. L'Empereur était à leur tête, accompagné de lord Cambridge ; derrière venaient lord Raglan, à qui la gloire a déjà coûté un bras, plusieurs généraux français, et grand nombre d'officiers anglais, que je distinguais aisément des nôtres à l'éclat de leurs costumes d'un rouge feu et à la plume blanche qui flottait au-dessus de leur tête. Bientôt, me disais-je, tous ces hommes vont partir, et qui sait s'ils reverront jamais la patrie ? Bientôt nous entendrons parler de leurs exploits, peut-être aussi de leur mort. Et je me prenais à les regarder avec un double intérêt. Mais qui aurait dit que nous, enfants de saint Louis, nous serions devenus un jour le soutien des fils de Mahomet ? Que d'étranges revirements dans la vie des peuples, n'est-ce pas, mon amie ? et qu'il se tromperait

souvent, celui qui de leur passé voudrait déduire leur avenir ! Espérons cependant que cette croisade nouvelle tournera à la gloire de Dieu et à la nôtre ; espérons..... Que tu nous parleras enfin un peu de modes, vas-tu dire peut-être ? Pardonne-moi cette digression, j'attendais que la pluie eût cessé et que le soleil voulût bien reparaître. Le voilà qui se montre dans tout son éclat ; jamais plus beau ciel n'a encouragé les promeneurs ; vite, courons nous joindre à eux, ou plutôt asseyons-nous parmi ces cutieux qui, depuis le matin, font la haie aux Champs-Élysées. Le beau monde s'est chargé de leur apprendre qu'ils pouvaient et devaient ces jours-là faire un meilleur emploi de leur temps. Plein de respect pour les pratiques religieuses du jeudi et du vendredi saint, il n'a garde de les sacrifier à un plaisir mondain, car chacun sait que depuis longues années le pieux pèlerinage de Longchamps est dégénéré en promenade profane ; les gens de bon ton n'y viennent donc que bien tard, au sortir des églises : jusque-là les voitures de louage ont tout le temps de se pavaner et de charmer les yeux des spectateurs. Je te laisse à penser le plaisir qu'ils éprouvent à voir défiler devant eux pendant quelques heures de pauvres cabriolets mylords tout délabrés, d'horribles fiacres traînés par des chevaux efflanqués et des voitures de déménagements, Longchamps ayant eu cette année le malheur de coïncider avec le terme d'avril. Enfin les équipages arrivent et avec eux l'élite du monde aristocratique. Calèches armoriées, élégants attelages, cavaliers et amazones tourbillonnent dans la poussière. Toute la fashion parisienne s'est donné rendez-vous en ce lieu ; mais non point riche et parée comme tu t'y attends ; tout au contraire, elle semble avoir affecté la plus rigide simplicité ; malgré une chaleur de juillet, la plupart des grandes dames sont en toilette d'hiver, tant on craint d'apporter maintenant à Longchamps ce qu'autrefois on y venait chercher et ce que j'espérais encore y trouver, vu le beau temps... la nouveauté ! Non, ma chère, la mode ne veut décidément plus de ce théâtre où naguère elle régnait despotiquement et imposait ses lois à ses gracieuses sujettes ; aujourd'hui elle n'a plus d'autres lois que les caprices de nos élégantes, et ces caprices sont

toujours l'œuvre du mystère et de la surprise. Sans doute le goût y gagne, mais Longchamps y perd... Qu'y vient-on y faire maintenant ? se donner le plaisir d'un *désappointement prévu* ; et d'ailleurs comme l'annonce y trône en souveraine, cela peut dispenser pendant quelques jours de lire la quatrième page des grands journaux. Représente-toi par exemple une beauté accomplie, en toilette de bal, robe décolletée, fleurs dans les cheveux, s'avancant la tête haute, l'œil fier et hardi. Quelle mise ! quelle tenue ! Qui est-elle ? d'où vient-elle ? Toutes les lorgnettes sont braquées sur la belle ; mais elle n'en baisse point les yeux, et brave les rayons du soleil aussi bien que les regards : seule, elle ne s'abrite point derrière l'ombrelle, et expose franchement au souffle brûlant de l'atmosphère son teint de lis et de rose et ses blanches épaules, qui pourraient bien pourtant fondre sous les ardeurs du ciel... Mais le public ingrat ne lui tient aucun compte de ce beau dévouement ; on le voit d'abord prendre un air mystifié, puis l'accabler de rires et de quolibets, auxquels la dame répond toujours par le même gracieux sourire et la même contenance inébranlable. Si tu veux maintenant contempler de plus près cette curiosité, rends-toi chez M. Reynocar, coiffeur, où sans doute tu la trouveras tournant à l'étagère... Oserais-je bien, à côté de ces bouffonneries, te parler de notre Impératrice, que j'eus le plaisir de voir traverser les Champs-Élysées en voiture à la Daumont ? Elle portait une robe de poul de soie noire à trois volants, un chapeau et un mantelet de dentelles noires. Ce deuil n'a pas besoin d'explication, tu as bien certainement entendu parler de la mort du duc de Parme, qui frappa tout le monde par le triste rapprochement qu'elle établit entre la duchesse de Berry et sa fille perdant toutes deux leur époux par la main d'un assassin.

L'impératrice revenait, ma t-on dit, de faire une visite à sœur Rosalie... Qu'est-ce que sœur Rosalie ? Si tu faisais cette question à un habitant du quartier Mouffetard, il te répondrait en haussant les épaules. Pour lui, sœur Rosalie c'est une sainte qui n'a pas son égale dans le paradis, c'est un ange sur la terre. Tu comprendrais cette naïve admiration, et tu la partagerais, ma chère, si tu pouvais voir tout le bien qu'a fait cette femme généreuse et dévouée, et tout ce que son cœur et son esprit, guidés par la charité, lui inspirent encore chaque jour pour le soulagement des malheureux. L'empereur en fut si touché qu'il lui donna la croix il y a quelques années ; la modeste sœur ne voulut pas la porter, et elle eut raison : la seule palme digne d'elle est au ciel. Mais les honneurs arrivent à qui ne les cherche point, et maintenant c'est l'impératrice qui, à son tour, veut apporter à la mère du pauvre son tribut d'admiration. Les équipages princiers se pressent à la porte de l'établissement, et la cour est si petite et encombrée de tant de pauvres, qu'on ne sait comment les faire entrer. « Je vous livre tout mon terrain, dit la bonne sœur, mais n'écrasez pas mes pauvres. » Notre souveraine parvient toutefois à se frayer un passage et visite avec le plus grand intérêt la crèche, où elle dépose un baiser sur le front du petit enfant endormi ; l'ouvroir, où elle félicite les jeunes filles sur leur précoce adresse, et reçoit avec un vrai plaisir une corbeille de roses qu'elles lui offrent ; l'asile des vieillards, où un bon vieux se précipite à ses pieds pour obtenir l'honneur de lui chanter un refrain de ses jeunes années ; enfin la pharmacie, où Sa Majesté voulut, dit-on, goûter de la tisane du pauvre. Mais le trait pitant

de cette visite, c'est que, depuis environ une demi-heure, sœur Rosalie saluait du nom de Monsieur un personnage vêtu de noir qui accompagnait l'impératrice, quand tout à coup un *Sire* bien articulé vient lui révéler son erreur... On ne lui avait annoncé qu'un hôte royal, et elle en avait deux ; c'était double joie ; mais, par malheur, un seul fauteuil était disposé, et impossible de trouver dans ce sanctuaire de la charité deux objets d'un pareil luxe. Force fut donc à Leurs Majestés de s'asseoir l'une après l'autre, ou de se résigner à l'humble chaise de paille. Quoi qu'il en soit, elles n'en parurent pas moins charmées de la réception, et notre aimable souveraine, en traversant le jardin, cueillit une pensée et dit que toute sa vie elle voulait la garder en souvenir des douces émotions de ce jour. De leur côté, les bonnes sœurs n'oublieront jamais la grâce, la bienveillance, les témoignages d'estime et d'affection de leurs nobles visiteurs.

Ce que j'oublie, moi, ma chère amie, c'est le travail ; si je t'ennuie de mon babil, je te prie de t'en prendre à Florence, qui se fait si longtemps attendre. Enfin la voici. — Ah ! mes oreilles tintent, Jeanne, je suis sûre que tu dis du mal de moi. — Et qui n'en dirait pas ? Je croyais vraiment que déjà tu m'abandonnais. — T'abandonner, quand ton amie m'accueille avec tant de bienveillance !... Je m'en garderais bien, je suis trop fière de lui devenir quelque chose... Si tu savais ce qui m'a retenue... — Non, je ne veux rien savoir ; le travail presse, à l'œuvre ! cela t'apprendra à venir plus vite. »

N° 1, Guimpe en application dont le dessin est assorti au col n° 1 du mois dernier, et qui s'exécute de la même manière.

Mais c'est le corps de fichu de ce col que du devais donner, ma chère Jeanne ? Pourquoi une guimpe ? — Parce que ce dessin est ainsi à deux fins, rien de plus facile que de le transposer sur les devants d'un corps de fichu.

2, Garniture pareille à la guimpe et pouvant servir pour manches pagodes, duchesse, bretonnes, ou pour le bord d'un voile, ou bien encore pour nappe d'un petit autel. N'as-tu pas, Florence, un petit autel que tu affectionnes tout particulièrement, où tu vas t'agenouiller chaque fois que tu as quelque grâce à demander au ciel, et où tu retrouves toujours courage et espérance ? Eh bien, je parie que cet autel est pauvre ; ne serais-tu pas heureuse de concourir à son ornement ? »

3, Col mousquetaire qui se fait au plumetis, au feston avec mélange de broderie anglaise. Ce col est de proportion raisonnable, et je suis heureuse que tu ne tombes pas dans ces excentricités qui menacent d'envahir non-seulement les épaules, mais le dos ; jamais je ne me résignerai à porter de ces horribles pancartes et encore moins à les broder. Dis-moi donc si l'on a enfin décidé comment on doit faire les barrettes, car depuis que la broderie guipure a vu le jour, toute la question est là. Faut-il broder ces barrettes sur l'étoffe même ou en dessus ? — Le cas est grave, ma chère ; mais, puisque tu me fais juge, je te déclare que les *brides en l'air* sont préférables, attendu qu'elles sont à la fois plus nettes, plus faciles, plus égales et aussi solides.

4, Belle et haute garniture guipure ; le dessin se compose de festons, de plumetis, d'oreillettes ombrées et de jours. Tu pourrais l'employer pour ornements de corsage, pour mantelets, pour bas de pantalons d'enfants, pour manches ; ce dessin serait partout d'un bel effet. A propos de manches, en voici de mon inven-

tion qui sont faites à la minute et coûtent peu de chose. Comment les trouves-tu? — Charmantes, je veux m'en faire sur ce modèle. — Choisis donc du tulle à larges réseaux, tulle que l'on appelle généralement tulle-filet; taille des bouillons de la largeur et de la hauteur que tu voudras, la légèreté de l'étoffe n'exige point de limites précises; prends ensuite de toutes petites tresses de coton, passe-les en long ou en large à travers la maille de ce tulle, une fois dessus, une fois dessous; laisse entre chaque rang deux ou trois mailles de tulle, afin de ne pas donner à cette jolie fantaisie un aspect lourd et épais. Fais de même pour les poignets, ayant soin de passer toujours les tresses en travers.

5, Dessin d'un semainier. Il se fait au passé sur drap, en soie cordonnet sur peau, sur velours, sur moire, voire même sur du satin; la soie cordonnet peut être de la même couleur que l'étoffe, ou d'une couleur opposée; le bouquet du milieu se fait au passé; l'entourage est composé de pois ou d'oeillets, les arabesques sont en soutache de soie ou d'or, ou en point de chainettes, ou bien en chenilles; chacune des petites pattes qui se trouvent au n° 6 et sur lesquelles est écrit le nom des jours de la semaine, afin qu'elles servent de casier aux lettres et aux diverses notes que l'on ne veut point perdre de vue, doit être brodée séparément et posée ensuite sur les vides que tu vois de chaque côté du semainier. Maintenant, ma chère Florence, il s'agit de monter cet ouvrage, et c'est ici que je réclame toute ton attention : tu couperas, suivant la forme indiquée sur la planche, un morceau de carton assez fort sur lequel tu appliqueras l'étoffe brodée, ensuite tu coudras toutes les pattes en les plaçant tellement près les unes des autres que l'on ne puisse pas apercevoir le point qui les fixe; ce point devra traverser le carton, mais il sera caché par une doublure de moire assortie à la couleur de la broderie ou bien à celle de l'étoffe du semainier; chaque patte sera à son tour doublée de carton, et le carton doublé de la même soie que tout le corps de l'ouvrage; puis, toutes les pattes ainsi disposées, tu les entoureras d'une petite ganse de la couleur de l'étoffe, tu les poseras à la place que je t'ai déjà indiquée, et lorsque la dernière, c'est-à-dire celle qui se trouve dans le bas, sera cousue, tu dissimuleras les points sous une petite bande de velours ou de soie (selon l'étoffe de ton ouvrage), laquelle bande tu entoureras d'un point de chainette et tu colleras avec de la gomme. Revenons à la doublure du semainier qui se pose en dernier lieu; une fois ajustée sur le morceau de carton, tu la retiendras avec l'étoffe du dessus par une petite ganse pareille à celle qui entoure les pattes; enfin, tout en haut, sur cette même doublure, tu coudras un petit anneau de rideau, et tu n'auras plus qu'à te donner le plaisir de suspendre ton ouvrage. Et s'il est joli, ma chère Jeanne, s'il fait bon effet dans le bureau de notre père ou de notre grand-père, nous l'aurons bien gagné, et nous pourrions bien leur dire qu'ils nous doivent en retour une pensée et un baiser de plus tous les jours de la semaine.

6, Pattes du semainier.

7, A. M., Plumetis.

8, Tablier d'enfant; il se fait en broderie anglaise ou en plumetis; ce dernier genre, plus élégant, serait peut-être bien long pour un objet aussi peu important; mais notre amie est si courageuse que rien ne l'effraye, surtout quand il s'agit d'embellir une petite nièce.

9, Manche du tablier.

10, Rose en laine. — Encore un moyen de reproduire ces roses que tu aimes tant, Florence. J'espère que tu ne te plaindras pas; je me fais esclave de tes goûts... — Merci, amie; mais que ne me parles-tu plutôt de ce joli bouton qui fleurit à ta fenêtre aux rayons du soleil! La rose naturelle a maintenant bien plus d'attraits pour moi que la rose artificielle : avec quel plaisir je suis tous les progrès de la fleur! Je vois le calice s'entr'ouvrir, la corolle rosée apparaître entre les pétales, les étamines se montrer! Avec quelle curiosité j'interroge cette antenne qui soutient les précieux grains de pollen! — Bravo, Florence! mais d'où te viennent tous ces mots savants? Je croyais que tu avais juré une haine éternelle à la botanique. — Et me voici réconciliée avec elle, ma chère, grâce à l'*Herbier des demoiselles*. — Tu te rappelles tous les traités de botanique que j'ai ouverts et refermés presque aussitôt, effrayée de l'aridité et de l'immensité des détails; mais, dès le début, celui-ci me charme, me captive et ma paresse est vaincue... — J'en félicite l'auteur de ce livre, car la victoire n'était pas des plus faciles, et je t'en félicite plus encore : de nos jours, la botanique fait partie de toute instruction complète, et il n'est plus permis à une jeune fille d'en ignorer les éléments. Du reste, je ne connais pas d'étude qui convienne mieux à une femme que l'étude des fleurs... Sa nature, ses goûts, ses habitudes la portent à les aimer rien que pour leur beauté et leur parfum; mais avec quel intérêt plus grand elle les considère le jour où elle a pénétré les secrets merveilleux de leur croissance! Tu verras, Florence, comme tes promenades champêtres s'animeront de l'attrait de la science; telle plante que jadis tu foulais aux pieds avec dédain, sera pour toi pleine de charmes, tu l'emporteras comme un riche butin et tu la déposeras précieusement dans ton herbier. Mais je parle déjà des joies récompense du travail, et qui sait si tu auras le courage de persévérer? — Je te pardonne ton peu de confiance en moi, mais tu devrais bien en avoir plus en mon livre; tu ne sais pas qu'il est fait pour opérer des miracles, que la science y est enveloppée de tant de gracieux détails qu'elle vous arrive sans que vous vous en doutiez; aussi, au chapitre de la rose, je trouve quelques traits intéressants sur le rôle que cette fleur a joué dans l'histoire. « Au douzième siècle, me dit-on, les papes avaient coutume de bénir tous les vendredis saints une rose d'or dont ils honoraient le souverain qui leur paraissait le plus digne de recevoir cette marque de distinction. Guillaume d'Ecosse et Louis le Jeune de France en obtinrent chacun une du pape Alexandre III. Dans le siècle suivant, en 1229, la reine Blanche de Castille, veuve du roi Louis VIII et mère de saint Louis, institua, lors du mariage du comte de la Marche avec la belle Marie Dubuisson, fille du premier président du parlement de Paris, une fête anniversaire que l'on nommait la *Bailler aux roses*, et qui se perpétua jusqu'en 1589, sous Henri III. Cette naïve cérémonie, qui avait lieu le premier jour du mois de mai, consistait en une offrande de roses que le plus jeune des pairs présentait à la souveraine.

Et nous aussi, Florence, nous allons offrir pour le premier de mai notre modeste rose à notre amie comme un hommage de nos cœurs. Prends donc de la laine de trois nuances ou rose, ou rouge, ou paille, etc.; fais 4 petits pétales avec la laine de la nuance la plus foncée, 5 avec la nuance qui vient après, et 5 enfin avec la nuance la plus claire; les premiers pétales,

c'est-à-dire les plus petits, ont à peu près 2 centimètres de diamètre, les suivants 3 centimètres et les plus grands 5 centimètres. Chacun de ces pétales se fait séparément. — Mais tu ne me dis pas comment. — Patience, prends ce moule exprès pour les roses; il se vend chez madame Marie Soudant, et coûte 25 centimes. — Et si on ne peut pas se le procurer? — Eh bien! on choisit un morceau de planche très-mince, ou de carton très-fort; on coupe ce morceau de planche ou de carton sur 7 centimètres de long et 4 centimètres à peu près de large; dans le milieu on fait, à l'aide d'un poinçon, un petit trou dans lequel on passe un fil de laiton très-mince, on en forme une croix sur le moule, et on fixe ces deux bouts. Pour que notre amie comprenne mieux, nous allons exécuter la rose sur un moule de ce genre que j'ai fait moi-même. Prends une aiguille à reprises, enfila-la avec la laine de la nuance dont tu veux faire ton pétale, passe cette aiguille à travers le trou du côté où tu as noué le fil de laiton. Bien. Maintenant passe l'aiguille en dessous des fils de laiton qui font la croix et tourne toujours, jusqu'au moment où le rond aura atteint la circonférence que tu veux donner au pétale. — Et comment aussi arrêter tous ces rangs de laine qui ne sont jusque-là retenus que par les fils de laiton qui se trouvent au-dessus? Passe l'aiguille dans le milieu de la laine de chaque rang, comme si tu voulais partager chaque fil, et forme, ainsi que te l'indique le numéro 11, une croix avec cette laine; tu remarques que la croix se voit beaucoup moins que sur le modèle; la seconde ligne de cette croix doit être légèrement tirée, afin que le pétale, à l'un des bords, produise une petite ondulation rappelant un peu la nature; coupe la laine, laissant un petit bout; enfin coupe les quatre fils de laiton; recommençons ainsi jusqu'à ce que nous ayons le nombre voulu de pétales pour faire une rose. Enfin nous y voilà... Prends ce petit fil de fer qui représente la tige, fixe-s-y le cœur de ta rose, entoure ce cœur des 4 plus petits pétales qui sont aussi les plus foncés, retiens ces pétales par un fil de laiton très-flexible; pose ensuite les pétales moyens, puis les plus grands; retiens-les de la même manière, et pour que la rose ne puisse se déformer, fixe les deux derniers rangs de pétales par quelques points faits avec de la laine de la nuance des pétales les plus clairs. Aie soin que ces points soient très-lâches, afin qu'ils se dissimulent plus aisément; sous la corolle place trois feuilles vertes en papier entourant la tige avec de la laine verte. Vraiment elle est jolie pour une rose en laine, et il faut bien peu de laine. Avec un petit écheveau de chaque nuance on peut faire plusieurs roses.

11, Modèle pour faire les pétales.

12, *Betsy*, plumetis, cordonnet ou chaînette très-fine.

13, Couronne de baron, au plumetis.

14, Ecusson destiné à recevoir ou un nom ou une devise; il se fait au plumetis fin, ainsi que la couronne de comte qui le surmonte.

15, *Victoire*, plumetis simple ou feston.

16, Ecusson, plumetis fin, point de plume, point sablé, point d'échelle.

17, Couronne de fantaisie, broderie anglaise ou pois, les petites baguettes se font au plumetis.

18, *Séraphine*, plumetis et œillets ou pois.

19, *C. B.*, plumetis ou feston, et œillets ou pois.

20, *Julie*, plumetis simple ou feston.

21, Corbeille vénitienne. Pour exécuter cet ouvrage

il te faut d'abord une carcasse, et cette carcasse se peut acheter toute faite; mais comme nous devons tout savoir faire, tu vas commencer par t'armer de pinces et prendre du fil de fer assez fort, dont tu formeras un ovale ayant 13 centimètres de long; autour de cet ovale fais une espèce de galerie en forme d'arceaux, ces arceaux doivent avoir 7 centimètres de hauteur, 4 centimètres de largeur dans le haut, et 3 dans le bas; ils sont au nombre de 16. Fixe-les l'un à l'autre dans le haut en tournant ton fil de laiton autour des deux montants, de même dans le bas, sans jamais couper le laiton. — Enfin, les voilà adaptés à l'ovale et la carcasse finie; mais tu ne me reprendras plus à pareille besogne, Jeanne; des doigts de femme ne sont pas faits pour manier ainsi le fer. — Il en est pourtant, ma chère, qui manient très-bien la lance. — Voudrais-tu donc faire de moi une amazone comme celle du Kurdistan? Tu es si enflammée pour cette affaire d'Orient, que tu es bien capable de m'envoyer guerroyer par là; mais je te préviens que j'ai l'humeur très-peu belliqueuse, et qu'à moins que l'âge ne me métamorphose... — Ah! encore une épigramme à l'adresse de cette pauvre Kara Fatima; si elle avait vingt ans, tout le monde applaudirait à la nouvelle Jeanne d'Arc, et parce qu'elle en a soixante, on la trouve presque ridicule; mais il n'en est pas de même des Turcs, ils l'ont accueillie tout aussi bien que si elle était jeune et belle; quand elle est arrivée à Constantinople, suivie de ses cinq cents compagnons, pittoresquement habillés et armés, elle a été saluée des cris d'enthousiasme de tout le peuple, et surtout des femmes, et quoi que tu en dises, je suis sûre que tu te serais aussi laissé électriser, peut-être même jusqu'à t'enrôler sous le drapeau de l'héroïne. Rassure-toi toutefois, j'aime mieux encore te conserver sous le mien, et tout modeste que soit ce placard jaune, je trouve qu'il nous rapporte plus que la gloire, puisqu'il nous donne la jouissance de servir une amie. Ne te plains donc plus, ingrate, et continuons.

Entoure la carcasse d'un ruban de fil très-étroit, sur lequel tu piqueras ton aiguille quand tu placeras les perles. Choisis parmi ces perles blanches de cristal trois grosseurs différentes. Les plus grosses servent à faire le fond de la corbeille, les moyennes à faire les quadrilles qui l'entourent, et les plus petites à faire la frange que tu vois dans le haut. Ces perles se vendent 60 c. chez madame Marie Soudant, bien entendu, car c'est là que je puise tous les trésors que j'envoie à notre amie, et je voudrais bien pouvoir la conduire un jour visiter ses charmants magasins. Mais revenons à nos *moutons*... Commence par le fond de la corbeille; enfila d'abord trois perles que tu places à l'une des extrémités; continue pour les autres rangs en posant une perle après l'autre, ayant soin de passer ton aiguille non pas dans la perle qui se trouve sous celle que tu veux placer, mais dans celle qui est à côté. Enfin, ma chère Florence, les explications sont bien difficiles à donner, mais tu me comprends, je le vois, et cela me fait espérer que, perles et aiguille en main, notre amie en sortira aussi sans peine.

Maintenant, pour faire le grillage qui se trouve sur chacun des montants, attache un fil un peu gros dans le bas à l'un des angles de ces montants ou arceaux, enfila sept perles (moyenne grosseur), fixe-les sur le montant de fil de fer qui se trouve en face; fais deux ou trois points bien solides, enfila encore sept perles

que tu fixes toujours du côté opposé; maintenant, l'arceau s'élargissant, il faut enfiler neuf perles, fixe-les, et puis neuf encore; enfin, en arrivant au dernier rang qui se trouve dans le haut, il n'en faut plus que cinq que tu rattaches au milieu du feston que forme le haut de ce que nous avons appelé l'arceau; à présent nous descendons, et pour former le premier arceau, tu mets cinq perles, et puis tu en enfiles encore quatre, tu passes ton aiguille dans celle du milieu des neuf perles qui se trouve sur notre passage, tu en enfiles encore quatre, et ainsi de suite tu arrives, toujours en diminuant, au point de départ. Cette petite opération, ascendante et descendante, doit, bien entendu, se recommencer à chaque arceau; mais autant ce petit travail est long et ennuyeux à expliquer, autant, tu le vois, il va vite, et il est amusant à exécuter. Il nous reste la frange qui est posée dans le haut et forme des festons suspendus; ces festons se composent chacun de vingt perles, il faut en placer trois sur chacun des arceaux. Enfin, pour terminer cette corbeille et lui donner toute l'élégance qu'elle mérite, tu entoures tous tes fils de fer par une chenille bleue ou cerise; il faut trois pièces de chenille à 80 centimes la pièce.

22, Petite guirlande pour crochet, ou filet brodé en reprise; elle peut servir pour une foule de jolis petits ouvrages, tels que bourse, porte-cigares, etc.

23, P. M. et couronne de fantaisie; le tout se fait au plumetis.

24, Autre écusson encore très-élégant, et qui doit être fait avec du coton très-fin; cette broderie est composée de plumetis, de points sablés et de jours; je crois t'avoir déjà expliqué ce genre de jours, appelés point d'échelle; ils se font avec une très-grosse aiguille.

25, Entre-deux guipure, servant pour poignets de bouillons, pour robes d'enfants, pour ornements de corsage, etc., etc. Il faut le faire plumetis et feston, ce dessin rappelant assez celui du col n° 3. Tu pourrais, si tu le voulais, les employer en même temps.

26, Petite garniture guipure, qui peut se joindre avec l'entre-deux, garnir des bonnets du matin, des camisoles, des chemises de nuit et de jour, et surtout des objets d'enfants. Elle est mélangée de plumetis et de festons.

27, O. B., plumetis ou feston feuille de rose.

28, Anne, plumetis.

29, Zélida, œillets ou pois.

30, L. D., broderie anglaise; on peut encore mélanger les deux broderies.

31, Modèle de canezou pour petite fille de cinq à six ans. Il peut se faire ou en mousseline ou en jaconas, les garnitures pour ce dernier genre seraient en broderie guipure, ou en broderie anglaise, ou au plumetis.

32, Lydie, plumetis.

33, E. R.

On finit la petite édition.

34, C'est un talma zéphyrine. Mais au mot de talma, ne va pas pas t'imaginer un manteau qui t'enveloppe des pieds à la tête. Celui-ci est beaucoup plus court que tous ceux que l'on a portés jusqu'à ce jour. Il se fait en taffetas, en mousseline, ou bien encore de la couleur de la robe, et alors tu as le choix entre le taffetas, le foulard uni, le piqué, le nankin. — Comment! les confections assorties aux robes reviennent donc à la mode? — Oui, pourvu que l'étoffe soit unie; cela fait une jolie toilette de jeune fille, surtout pour partie de campagne; son seul

défaut est d'offrir un aspect trop uniforme, et nous sommes si réputées pour aimer tout ce qui varie, que je n'ose assurer un plein succès à la reprise du vêtement pareil à la robe. Les losanges que tu vois sur ce patron se font soit avec du velours, soit avec des galons de fantaisie, ou bien encore des galons de coton blanc si ton talma est en piqué, nankin, etc. — Si tu veux donner à ton vêtement un cachet de nouveauté, mets l'ornement de la couleur de l'étoffe; un ornement de couleur tranchante est plus commun et de moins bon goût. Du reste, je te recommande par-dessus tout le velours si ton vêtement est en taffetas. Il faut 1 mètre 25 centimètres de soie, deux pièces et demie de velours (des pièces de 14 mètres) et 14 mètres 50 centimètres d'effilé. Le patron n'ayant pu tenir complètement dans la planche, je n'ai fait marquer les losanges que sur la partie la plus à découvert. — Cet échantillon suffit bien pour me guider, je t'assure.

35, Croquis du talma zéphyrine une fois terminé; il est droit fil derrière.

36, Bracelet au tricot avec mélange de perles. Ce genre de bracelet est charmant, et t'arrive à point, Florence, pour orner ton bras, que déjà ne quitte plus la manche pagode. — Voyons donc vite. — Ces bracelets se font en perles de jais, d'or ou bien grenat, et à mon avis ce sont les plus jolis; la laine doit toujours être de la couleur de la perle. Rien au monde n'est plus simple à faire. Prends des aiguilles de bas ordinaires, monte 13 mailles avec de la laine assortie à la grosseur de tes aiguilles, et dans laquelle tu auras préalablement enfilé les perles. Fais pour commencer deux tours simples, ensuite fais le troisième tour en plaçant une perle de deux mailles en deux mailles, et commençant à la seconde maille de l'aiguille; arrivée au bout, tu dois avoir 6 perles dans la longueur; tourne ton ouvrage et fais ce tour sans placer de perles, et puis recommence le tour en perles, ainsi de suite; tous ces tours se font à l'endroit comme une vraie jarretière; ce tricot doit seulement se tenir un peu lâche; afin que le bracelet une fois fermé puisse glisser facilement de la main sur le bras. Dès qu'il a atteint la largeur que tu désires, tu le fermes, et pour cela il suffit de rassembler les deux extrémités avec le bout de la laine que tu auras eu soin de ne pas couper. — Enfin voilà un ouvrage qui ne t'effraye ni par sa longueur ni par sa difficulté; je te préviens que dès demain tu auras le plaisir de me voir ces jolis bracelets, qui ont l'avantage de se mettre avec toute espèce de toilette, et de plus, ma chère, sont très-bien portés malgré leur modeste prix. Pour la somme de 1 fr. 25 c. tu achètes une masse de perles avec laquelle tu fais deux bracelets.

37, Fichu Marie-Antoinette pour enfants de trois à cinq ans. Ce dessin se fait ordinairement en broderie anglaise, mais rien n'empêche de le faire au plumetis.

38 et 39, Patrons de pétales pour faire des lis.

Tu le vois, ce n'est pas une fleur que notre journal envoie aujourd'hui, c'est un vrai bouquet; lui aussi veut avoir son printemps, mais un printemps qui n'est pas éphémère comme celui de la nature, et qu'il ne tient qu'à notre amie de fixer près d'elle. Si donc son salon n'est pas émaillé de fleurs, à qui en sera la faute? Pour apprendre à faire ce lis, j'ai eu recours à M. Lefort, qui a bien voulu me mettre au nombre de ses élèves. — Je ne doute pas alors que tu ne le saches bien faire, car M. Lefort ne manque pas de réputation; j'ai entendu dire aussi qu'aucune maison n'était mieux assortie que

la sienne dans tout ce qui concerne le travail des fleurs.

— On a dit vrai, Florence; c'est là que je m'approvisionne, et je recommande à toutes nos abonnées d'en faire autant; il leur suffit pour cela d'écrire le genre et la qualité de fleurs qu'elles veulent faire, et aussitôt on leur envoie feuilles, pétales, boutons, etc.; il ne leur reste qu'à réunir le tout et à former le bouquet. Mais arrivons au lis dont je te donne le patron; il faut pour faire cette fleur six pétales, trois comme le n° 38 et trois comme le n° 39. Les pétales une fois coupés, double-les l'un après l'autre dans leur longueur, et froisse-les légèrement sans jamais démasquer le pli du milieu qui indique la nervure; ensuite prends du fil de laiton très-mince, coupes-en trois ou quatre centimètres que tu poses en dessous du pétale pour former une petite tige, sans cela le papier ou l'étoffe se déchirerait; pour fixer ce fil de laiton, colle par-dessus une petite bande de papier blanc, puisque c'est un lis que nous voulons faire; cette bande ne doit pas dépasser la longueur du pétale et doit avoir de largeur juste ce qu'il faut pour cacher le fil de laiton. Après, prends le cœur de cette fleur, lequel cœur tu as acheté, bien entendu; place autour les trois plus petits pétales, ensuite les trois grands; regarde le modèle de notre planche, et imite-le, c'est tout ce que j'ai à te dire. Cette fleur est une des faciles à exécuter, et comme ornement d'église, elle fait beaucoup d'effet. Il me semble que sa simplicité et sa pureté appellent de droit à l'autel de *Marie*.

40, 41, 42, Modèles des grandes feuilles qui se fixent sur la tige du lis; ces feuilles, ainsi que les pétales, se plient au milieu, se froissent un peu dans les doigts, moins que les pétales cependant; enfin on place à leur extrémité un petit laiton, tige.

43, 44, 45, Autres petites feuilles que l'on appelle folioles; ces feuilles poussent ordinairement sur toute la longueur de la tige et ne se développent jamais davantage. Tous tes matériaux ainsi préparés, tu les réunis en petit arbuste, que tu ne crains pas de rendre roide pour bien imiter la nature. Si tu veux mettre ces fleurs dans des vases d'église, tu disposes la monture de façon à ce que toutes les fleurs se trouvent sur le devant et qu'il ne reste derrière que cette même monture. Quant aux boutons, je te conseille aussi de les acheter tout prêts, car les faire toi-même serait peu agréable et très-compromettant pour tes doigts si délicats. Une partie de ces boutons sont blancs et les autres verts. Pour composer deux beaux vases de dix-huit lis, il faut 54 petits pétales, 54 grands, 6 boutons verts, 6 boutons blancs, 24 grandes feuilles, 24 moyennes, 36 petites, 6 grandes folioles, 6 moyennes, 6 petites et deux bottes de mousse. — As-tu bientôt fini de tes chiffres, Jeanne? Je suis impatiente d'avoir l'explication de cette gravure de mode, et je vois beaucoup de choses que je ne comprends pas. — La toilette de première communion se compose d'une robe de mousseline très-claire à deux jupes; l'ourlet de la première de ces jupes a 15 centimètres, et celui de dessus 12 centimètres; le corsage, froncé à la vierge, est retenu par une ceinture à longs bouts; les manches, un peu larges, sont fermées par un entre-deux de mousseline brodée, d'où partent deux rangs de garniture également de mousseline brodée; le col est assorti aux garnitures; le voile en tulle illusion, très-long et très-ample, est entouré par un ourlet de 6 à 8 centimètres. La couronne qui surmonte ce voile est composée de roses de Noël.

La robe de foulard de la petite fille a quatre volants

bordés par un petit effilé *plume*; on appelle effilé plum une petite frange double séparée au milieu par une arête en passementerie; cela est léger, neigeux, et forme de jolies garnitures; son talm en taffetas est bordé par un ruban écossais et entouré par une frange de 6 à sept centimètres; sur le chapeau batelière en paille guipure se trouve une guirlande de fleurs des champs retenue par un nœud à longs bouts; en dessous de chaque côté des joues est un autre nœud du même ruban mélangé de fleurs. Manches, pantalons et col en broderie guipure.

La jeune personne qui est sur le premier plan a une jupe en valenciens anglais. Corsage composé d'entre-deux de mousseline brodée et de bouillonnés de mousseline unie; les basques sont formées aussi par des entre-deux et des bouillonnés. Le col et la garniture du bas des manches tiennent au corsage; sur le devant, ce corsage est retenu par des nœuds sans bouts, allant en diminuant vers le bas. Mantelet-écharpe en taffetas orné d'une dentelle guipure haute de 8 à 10 centimètres. — Que ce mot dentelle n'effraye pas ta simplicité, car la guipure à cette modeste hauteur nous est très-permise. Chapeau composé d'agréments de paille grise et paille, alternés avec des ruches de taffetas déchiqueté; sur le fond de la calotte, un nœud de larges rubans; ce nœud semble fixer des touffes de bluets qui, placées de chaque côté de la passe, viennent ensuite rejoindre celles du dessous de la passe. Ces bouillonnés forment l'ornement du dessous de la passe. Sur les bouts du nœud passé sur la calotte il y a un agrément de paille qui forme comme un second bavolet; bracelets en ruban.

La toilette que tu aperçois au second plan se compose ainsi: le devant du corsage et la couture intérieure des manches sont décorés par une application en velours noir. *Col valentin* brodé au plumetis; bouillons en mousseline fermés par un entre-deux brodé; châle de filet en soie noire; chapeau de crêpe ayant sur la calotte un bouquet de muguet formant cache-peigne; le dessous de la passe est orné de fleurs, de tulle et de velours.

Ta curiosité est satisfaite, Florence, à ton tour de satisfaire la mienne, que fais-tu cette année? — Beaucoup de belles choses, ma chère; je me ruine: d'abord une robe de taffetas écossais grosseille et noire; c'est une véritable occasion; une belle étoffe; 4 fr. 50 c. le mètre. Cette robe est montante, ornée de boutonnières et de boutons fantaisie, les basques et les manches sont garnies de 3 rangs d'effilés tom-pouce, l'intérieur des manches a la même garniture, et je t'assure que c'est d'un très-joli effet. Une robe de barège que j'ai achetée 45 francs a trois volants à disposition gros bleu sur fond pompadour; on trouve les mêmes dispositions bleu pâle et bois; cette robe est très-distinguée et peut se porter sur une doublure blanche, ce qui évite l'achat d'une doublure de soie. Avec cette robe, je mets un chapeau en paille de riz orné au-dessus d'une simple couronne de bluets, et à l'intérieur, des mêmes bluets avec ruban blanc; sur mes épaules un mantelet-écharpe en taffetas noir garni d'un grand volant, de même étoffe, sur lequel sont posés trois rangs de velours frappé. — J'espère que tu seras élégante! — Tu trouves? Ce n'est rien cependant à côté de certaines toilettes de jeunes femmes. As-tu vu ces mousselines de soie qui vont faire fureur cette année dans le beau monde? — Quel dommage que cela coûte 60 francs la robe! — Que veux-tu? si on augmente toujours le nombre des volants, il faut bien que les robes augmentent de prix. Partout je vois ces mousselines

soie à cinq volants. — Que diras-tu donc, ma chère, les mousselines ordinaires, qui vont se porter à onze volants dont le dernier n'ira qu'au tiers de la robe? C'est te dire combien ils sont petits; aussi seront-ils tuyautés tout autour; et gare aux notes de blanchissage! C'est peut-être pour cette raison que certaines élégantes tendent à faire revenir l'unique volant de nos grands-mères. L'autre jour, je vis dans un riche équipage une dame qui portait une robe de mousseline bleue et blanche, qui avait un de ces volants formant tablier sur le devant de la robe, et tournant tout autour; au-dessus du volant on avait posé un large bouillonné; cela était original et nouveau à force d'être vieux. Mais laissons ces futilités, pour parler de cette madone qui vient si à propos au premier de mai, comme pour nous convier au pied de ses autels.

— Et qui pourrait oublier, ma chère Florence, que ce beau mois lui est consacré? qui ne sent, en voyant ainsi la nature se couvrir de ses plus riches parures, que c'est le moment de chanter la gloire de la mère de Dieu? Mais comme il nous sera doux, quand notre cœur sera

tout occupé d'elle, de reposer nos yeux sur cette image si chérie et de sanctifier, pour ainsi dire, notre travail en retraçant les traits de la bonne Vierge Marie! Ce dessin peut te servir pour dessus de prie-Dieu, coussin, etc. Je t'engage à faire les figures au petit point sur du canevas perles (canevas de soie) que tu applique-
ras ensuite sur du canevas plus gros. Ce moyen est préférable à l'emploi des figures en velours que l'on colle sur le canevas. Pour le manteau et pour la robe, je te conseille un mélange de soie et de laine. Ce dessin demande 6 à 7 francs de fourniture. — Reste le rébus, Jeanne; mais je te prie de croire que je l'ai deviné: Deux dames qui tiennent l'une un gant de la main droite, et l'autre un gant de la main gauche: *Les deux font la paire*. — Puisqu'il n'y a pas moyen de te prendre en défaut, rends-moi donc la plume...

Mais oserai-je bien, chère amie, ajouter un mot de plus à une si longue causerie? le seul moyen de me la faire pardonner, c'est, je crois, de te quitter au plus vite, et je m'y résigne, tout en faisant un nouvel appel à ton indulgence et à ton amitié.

ÉPHÉMÉRIDE.

31 MAI 1809. — MORT DE HAYDN.

Ce célèbre compositeur naquit dans un pauvre village, sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie. Son père était un charron, et, comme beaucoup d'Allemands, il avait le goût de la musique et se plaisait à chanter en famille des airs nationaux. Le petit François-Joseph faisait sa partie dans ces concerts, et le maître d'école lui apprit de musique ce qu'il en savait lui-même. A l'âge de huit ans, Haydn fut placé à Vienne dans l'église de Saint-Etienne, comme enfant de chœur. Il profita de sa position: il étudia, il apprit les règles du contre-point, et, à peine âgé de treize ans, il composa une messe. Sa première

jeunesse se passa dans une lutte constante contre la pauvreté; le travail était son unique ressource et sa consolation. Peu à peu ses productions attirèrent l'attention des connoisseurs; le prince Esterhazy lui ouvrit sa maison; il vécut en paix, à l'abri de l'indigence, et ses symphonies, sa musique sacrée répandirent son nom dans toute l'Europe. L'*Oratorio des Sept paroles de Jésus en croix* et sa *symphonie de la Création* sont les œuvres les plus célèbres d'Haydn. Ce grand artiste mourut dans un âge très-avancé, après une vie ennoblée par le génie, la piété, et toutes les vertus d'un chrétien et d'un honnête homme.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de Morris et Comp., rue Amelot, 64.